MARIANE,

TRAGEDIE.

PAR LE SIEUR

TRISTAN L'HERMITE.

NOUVELLE EDITION,

AUGMENTE'E DE LA VIE DE L'AUTEUR.

Perrine.

A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,

Chez FRANÇOIS FLAHAULT, au coin de la ruë Pavée, au Roy de Portugal.

M. DCC. XXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

65872

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres Nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre bien Amé FRANÇOIS FLAHAULT, Libraire à Paris, Nous a fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public la Tragedie de MARIANE, du Sieur Triſtan l'Hermite, avec la Vie de l'Auteur, s'il Nous plaiſoit luy accorder nos Lettres de Permiſſion ſur ce néceſſaires : Nous avons permis & permettons par ces Preſentes audit Flahault de faire imprimer ledit Livre ci-deſſus expliqué, en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou ſéparement & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre Roïaume pendant le tems de trois Années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes : Faiſons deffenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéiſſance : A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans nôtre Roïaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de nôtre très-cher & féal Chevalier Garde des Seeaux de France, le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE, Commandeur de nos Ordres & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & féal Chevalier, Garde des Seeaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Preſentes, du contenu deſquelles

vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens : Voulons qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre foi soit ajoûtée comme à l'Original ; Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR TEL EST NÔTRE PLAISIR. Donné à Paris le treisiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cens vingt-quatre, & de nôtre Regne le neuviéme.

Par le Roi, en son Conseil, *Signé* CARPOT.

Registré sur le Registre V. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Librairie de Paris, N°. 97. *Fol.* 507. *conformément aux anciens Reglemens, confirmé par celui du* 28. *Fevrier* 1723. *A Paris le* 26. *Avril* 1724.

Signé, BALLARD, Syndic.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS.

MONSEIGNEUR,

APRÈS l'eſtime que vous avez faite de cette peinture parlante de Mariane, je croirois diminuer beaucoup de ſon prix ſi je n'avois l'honneur de la preſenter à VOTRE ALTESSE. Vous avez païé trop prodigalement une ſi petite rareté, l'aïant appellée merveil-

leuſe ; & certes cette loüange de la bouche d'un ſi grand Prince, mérite bien de plus dignes reconnoiſſances que celles-ci. Je ne prétens pas auſſi, MONSEIGNEUR, m'acquiter par un ſi petit hommage, des honneurs que je dois à VOTRE ALTESSE : ce ſeroit uſer d'actions de graces trop communes vers une Divinité ſi propice. J'eſpere bien de preſenter quelque jour à vos Autels des Offrandes plus recevables. Les Muſes diſpenſatrices de la gloire n'auront qu'à me fournir aſſez d'induſtrie pour ce beau deſſein, je m'aſſûre que vos illuſtres actions m'en donneront aſſez de matiere. L'Ange qui veille pour le ſalut de la France, & qui travaille ſi glorieuſement pour ſa proſperité, ne l'a pas encore conduite juſqu'à la grandeur où elle doit arriver. Si la Juſtice & la Pieté, accompagnées de la Valeur, ne promettent aux nobles projets du Roi, que des ſuccès bien favorables ; les limites

de cet Etat s'étendront au moins auſſi loin ſous le Regne du victorieux LOUIS, que ſous celui de CHARLEMAGNE: Et VOTRE ALTESSE ſervira ſans doute beaucoup à ce digne établiſſement. Soit que vous commandiez une armée au-de-là des Alpes, pour aller rechercher dans l'Italie les droits de vos Predeceſſeurs, ſoit qu'avec de plus grandes forces vous alliez ôter le joug à la Grece, pour le donner à toute l'Aſie, ſelon la voix des Oracles, MONSEIGNEUR; vous ferez des choſes plus qu'humaines, & qui feront entreprendre de beaux efforts aux excellens Eſprits de ce Siecle, afin de les immortaliſer. Il ne faudra guere d'invention pour donner après ces emplois beaucoup de ſplendeur à l'image de votre vie, il ſuffira ſi l'on peut repreſenter naïvement les lauriers dont vous ſerez couronné. Je n'ai pas tellement vieilli au Service de VOTRE ALTESSE,

que je ne puiſſe encore eſperer de voir ces progrez, & de produire même alors quelqu'Oeuvre qui rende témoignage de votre gloire & de mon très-humble zele à votre Service; vous faiſant avoüer qu'aprés le plaiſir qu'on ſent à faire de belles actions, il n'y en a point d'égal à celui de s'entendre loüer de bonne grace. Je ſuis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le trèshumble & très-obéïſſant
Serviteur, TRISTAN
L'HERMITE.

A MONSEIGNEUR,

FRERE DU ROY,

Allant en Picardie commander l'Armée de Sa Majesté.

INgrate cause de mes veilles,
J'ai trop écrit de desespoirs,
Sur les cruautez sans pareilles,
Dont tu rebuttes mes devoirs.
GASTON qui va porter la guerre,
Aux extrêmitez de la Terre,
Me porte à changer de discours?
Et j'aime mieux dans nos allarmes,
Chanter la gloire de ses armes,
Que la honte de mes amours.
Ce jeune & glorieux Achille,
A qui tant d'honneur est promis,
A déja repris une Ville,

Et repouſſe les Ennemis.
Le voilà déja qui s'apprête ;
Pour aller faire la conquête
D'une précieuſe Toiſon,
Suivi de cent Héros d'élite ;
Qui ne cedent pas en mérite,
A ceux qui ſuivirent Jaſon.
Pourſuis GASTON, prends une pique ;
Et va combattre à coups de main,
Le raviſſant lion belgique,
Et le ſuperbe Aigle Romain ;
Portant tes armes invincibles,
Contre des monſtres ſi nuiſibles ;
Par qui nos champs ſont déſolez.
Fais ſortir après tant de Guerres,
De leurs ongles & de leurs ſerres ;
Les Etats qu'ils nous ont volez,
Suis la Victoire qui t'appelle,
Ecartant de toi le malheur,
Et gagne une Palme immortelle ;
Qu'elle propoſe à ta valeur ;
L'Artois ſoûpire en ſa miſere,

Sous une puiſſance étrangere ;
Qui la tient en captivité :
Aujourd'hui ta fatale Epée ,
Ne peut être mieux occupée ,
Qu'à lui rendre ſa liberté.
Milan dont l'horrible couleuvre ,
Vous a tant dérobé d'Enfans ,
Doit être le ſecond chef-d'œuvre ,
De tous ces Exploits triomphans :
Le Pau deſſus ſon lit humide ,
Prédit de toi qu'un jeune Alcide ,
Eſt ſur le point de l'eſcorter ;
Et que de ta juſte colere ,
La Sicile aura le ſalaire ,
Des Veſpres qu'elle fit ſonner.
L'Art dont j'écris les belles choſes ,
N'attend que tes geſtes guerriers ;
Comme je t'ai donné des roſes ,
Je te donnerai des lauriers :
Fends les Eſcadrons comme un foudre ,
Et nous fais voir deſſus la poudre ,
Un nouvel Hector atteré.

Je dépeindrai ſi-bien l'image,
Des merveilles de ton courage,
Qu'Alexandre en auroit pleuré.
Mais ſois jaloux de cette gloire,
Que le temps ne pourra finir;
Témoignes aux Filles de mémoire,
Qu'elles ſont en ton ſouvenir,
GASTON, ces Vierges connoiſſantes,
Attendent ſans être preſſantes,
Le bien qu'elles ont mérité;
Et laiſſent aux lâches courages,
La pourſuite des avantages,
Qu'on a par importunité.

VIE
DE
TRISTAN L'HERMITE.

FRançois Tristan l'Hermite, Gentilhomme ordinaire de feu MONSIEUR, Gaſton d'Orleans, Frere unique de Louis XIII. Roi de France, naquit au Château de Souliers dans la Province de la Marche en Auvergne. Il prétendoit deſcendre de Triſtan l'Hermite, qui étoit Grand-Prevôt de Louis XI. & ſon compere ; il fut élevé fort jeune chez Scevole de ſainte Marthe : il entra d'abord au ſervice de Gaſton, en qualité de Page ; ce Prince le gratifia enſuite d'une Charge de Gentilhomme ordinaire de ſa Maiſon. Le Jeu étoit ſa paſſion dominante, & il perdoit tout ce qu'il pouvoit haſarder : cette paſſion étoit ſi grande que dès ſa jeuneſſe elle l'avoit jetté dans des embarras dont il ne ſe ſeroit pas tiré facilement ſi ſa vivacité ne lui en avoit ſuggeré les moïens. Un jour que ſon Maître étoit indiſpoſé, il lui perſuada que ſi la tranquillité qui regnoit dans ſa Chambre étoit égaïée par le ramage de quelqu'Oiſeau de prix, ſa ſanté ſeroit bien-tôt rétablie, que le remede étoit fort aiſé, & qu'il en ſeroit quitte pour dix piſtoles : ſon Maître les

lui donna ; comme il étoit ſur le point d'executer ſa commiſſion, il rencontra par malheur trois ou quatre pages de ſa connoiſſance qui joüoient aux dez ſur les degrez d'une grande porte : il les conſidera long-temps ſans vouloir jouer, mais à la fin la tentation le prit, elle étoit trop violente, il n'y pût réſiſter, il ſe mit en tête qu'il gagneroit, ou qu'il ſe retireroit après quelque perte, s'imaginant qu'il lui reſteroit toûjours aſſez d'argent pour acheter ſa Linotte, (c'eſt le nom de l'Oiſeau fameux qu'il avoit propoſé à Gaſton pour lui rendre la ſanté par la douceur de ſon ramage.) Il joüa d'abord avec crainte, & après avoir perdu une partie de ſon argent, il voulut combattre ſon malheur avec une obſtination qui lui fit perdre l'autre : Enfin ne ſçachant à quoi ſe réſoudre, il courut chez le premier Oiſeleur, où il acheta une aſſez belle Linotte qui lui coûta trente ſols avec la Cage. Fier de ſon emplette il retourna promptement au Luxembourg où il expoſa hardiment ſon Oiſeau aux yeux de ſon Maître qui ne fut pas peu réjoüi d'apprendre de lui qu'il avoit ſurmonté mille difficultez pour lui avoir cet animal incomparable. On ferma auſſi-tôt les Portes de la Chambre, & on fit retirer tout le monde, afin d'aſſûrer ce petit Oiſeau. Le page trouva facilement des excuſes pour ſon ſilence le premier jour qu'il l'apporta, mais quand on l'eût vû muet deux ou trois jours, il n'y eût plus moïen d'excuſer ce même ſilence. Triſtan faiſoit mille vœux ſecrets au Ciel, afin qu'il lui déliât la langue, mais nul ramage ne donna des marques de ſa rareté ; le Prince ennüié de ce ſilence lui dit un jour en le regardant : Que veut dire cela, petit Page, votre Linotte ne dit mot ! il lui répondit ingénument, Monſeigneur, ſi elle ne dit mot elle n'en penſe pas moins.

Peu de temps après il lui arriva une petite diſgrace aſſez

fâcheuſe pour lui, puiſqu'il fut foüetté ſans l'avoir merité.

Voici comme la choſe ſe paſſa. Monſieur de Villemareüil, Secretaire des Commandemens de S. A. R. avoit un Page auſſi, nommé la Ville-aux-clercs. Ce Page étoit un égrillard qui donnoit ſouvent ſujet de mécontentement à ſon Maître ; celui-ci s'en étant plaint un jour devant un vénérable Religieux, ce Pere lui dit : Monſieur, envoïez-moi ce Gaillard-là à la premiere fraſque qu'il vous fera, je le ferai châtier d'importance. La Ville-aux-clercs ne tarda pas long-temps à donner des preuves de ſon libertinage : ſon Maître ſe ſouvenant du Conſeil que lui avoit donné ce Religieux, diſſimula ſon reſſentiment, & chargea ſon Page d'une Lettre pour ce Pere. Le Page qui ne ſçavoit rien du contenu de la Lettre, partit pour la porter à ſon adreſſe ; en paſſant devant un Jeu de Paulme, une demangeaiſon de voir joüer à la paulme le fit entrer dedans ; il y trouva Triſtan l'Hermite, Page de Monſieur, qui perdoit conſiderablement. Comme ils faiſoient enſemble bourſe commune, la Ville-aux-clercs voïant ſon aſſocié dans un ſi grand malheur, prit ſon jeu, & regagna en peu de temps ce que Triſtan avoit perdu : celui-ci bien joïeux du gain que faiſoit ſon Camarade, le pria de continuer, ce qu'il fit ; mais ſe reſſouvenant de la Lettre qu'il avoit à porter au Religieux, il voulut quitter le jeu, celui qui perdoit ne le voulut point ſouffrir, que premierement il ne l'eût r'aquitté. Triſtan voïant ſon camarade en chance lui dit, nous avons même livrée, donne-moi ta Lettre, j'irai la porter pendant que tu joüeras, ne te mets en peine de rien que de bien joüer, je m'acquitterai auſſi-bien de cette commiſſion que toi. La Ville-aux-clercs qui gagnoit trouvant cet expedient merveilleux, continua de joüer, pen-

dant que le pauvre Triſtan, à qui ce jour-là étoit un jour de malheur, jour cruel que tant d'autres malheureux jours ont ſuivis, comme on le verra dans la ſuite; va au Couvent du Reverend Pere en queſtion, demander celui à qui s'adreſſoit la Lettre, lequel après l'avoir lûë, dit à Triſtan: entrez, Monſieur, entrez dans cette Salle, je vais tout preſentement vous envoïer la réponſe de cette Lettre. Peu de temps après, quatre grands drôles, armez chacun d'une groſſe poignée de verges, vinrent ſaiſir ce pauvre page, lui mirent le derriere à l'air, & le foüetterent tour à tour ſans miſericorde; ils ne ſe laiſſerent point toucher par les cris que faiſoit le pauvre & innocent Triſtan. Quand ils furent bien las de l'étriller, l'un d'eux lui dit; en ôtant ſon chapeau; pardonnez, s'il vous plaît, Monſieur, ſi nous ne vous tenons pas plus longue Compagnie, c'eſt que nous avons affaire ailleurs; cela dit, ils ſe retirerent laiſſant Triſtan ſi triſte, que ne ſçachant quel parti prendre, ni contre qui ſe venger de cet affront, il demeura un aſſez long eſpace de temps immobile & rêveur, ſes chauſſes ſur les talons, & les yeux fichez en terre: il revint enfin de ſon extaſe, raccommoda ſes chauſſes, & ſe retira honteux comme un Renard à qui on auroit coupé la queuë; mais à meſure qu'il avançoit vers le jeu de paulme, il ſentoit augmenter ſa colere. Dès qu'il fut arrivé la Ville-aux-clercs qui avoit fait un gros gain, lui montra ſa bourſe qui étoit toute pleine: mais Triſtan moins ſenſible à ce gain, qu'à l'affront ſanglant qu'il venoit d'eſſuier, lui déchargea tout furieux un coup de poing ſur les dents, qui fut immediatement ſuivi de quantité d'autres, & d'autant de coups de pieds. La Ville-aux-clercs étrangement ſurpris d'une bruſquerie ſi peu attenduë dans un temps où il avoit lieu de compter ſur des remercimens de ſa part pour le

gain qu'il venoit de faire en ſon abſence, prit le parti de ſe mettre en défenſe, & ils ſe roſſerent de la bonne maniere, ce qui ne déplût pas à celui qui perdoit. Le maître du jeu qui ſurvint au bruit, les ſépara, & toutes les inſtances que l'on pût faire pour apprendre le ſujet de ce different, furent inutiles, Triſtan croïant avoir de bonnes raiſons pour garder le ſilence. L'heure du dîné étant venuë, & ces pages étant obligez de ſe rendre au Palais du Luxembourg pour ſervir leurs Maîtres; Triſtan parut dans une contenance qui fit voir à Son Alteſſe que ſon Page avoit du chagrin. Monſieur de Villemareüil au contraire qui s'étoit attendu à revoir le ſien bien mortifié, s'étonnoit de lui trouver un air ſi gai : on demanda à Triſtan ce qu'il avoit, il fit d'abord quelque difficulté de le dire; mais enfin un commandement abſolu de ſon Alteſſe Roïale l'obligea à conter ſon avanture. La Ville-aux-clercs qui étoit malin, ſi jamais Page le fut, ſe tenoit les côtez à force de rire, auſſi-bien que toute la compagnie, qui ne pouvoit ſe laſſer d'admirer le bizarre effet du qui pro quô.

Des deux Volumes du Page diſgracié, compoſé par Triſtan, on tireroit de quoi s'inſtruire ſuffiſamment ſur ſa Genealogie & ſa vie, ſi le ſujet n'en étoit trop long & peu interreſſant; ils méritent cependant d'être lûs par rapport à quelques anecdotes qui regardent des perſonnes d'une haute diſtinction à qui il touchoit de près du côté de ſa naiſſance.

Nous avons de lui trois Volumes de Poëſies françoiſes, dont le premier contient ſes amours; le ſecond, ſa lyre; & le troiſiéme, ſes Vers héroïques, un Volume de Lettres & quelques autres petits Traitez. Nous avons encore de lui l'Office de la Vierge en françois, qui contient diverſes Pieces ſpirituelles, tant en Vers qu'en Proſe; car

il n'eſt pas rare de voir ſur notre Parnaſſe françois, des Poëtes galans touchez quelquefois de dévotion. Corneille, Benſerade, & pluſieurs autres ſont les garants de ce que j'avance. Il nous a laiſſé auſſi Coromene, ou l'hiſtoire Orientale. Mais les Pieces qui ont donné plus d'éclat au nom de M. Triſtan dans le monde, ſont celles qu'il a faites dans le genre dramatique, & qui ont paſſé pour les plus excellentes de ſon temps.

La Mariane ſe voit encore aujourd'hui ſur ce pied-là; & la gloire que Polieucte a acquis à Corneille, n'empêche pas les critiques d'en rejetter une partie ſur la Piece de Triſtan.

Le Pere Rapin remarque que quand le celebre Acteur Mondory joüoit la Mariane de Triſtan, le Peuple n'en ſortoit que rêveur & penſif, faiſant réfléxion ſur ce qu'il venoit de voir, & pénétré en même temps d'un grand plaiſir, en quoi, dit-il, on a vû quelque craïon groſſier des fortes impreſſions que faiſoit la Tragedie des anciens Grecs.

Ce fameux Comedien dont je viens de parler, perdit la vie par les efforts qu'il lui falut faire pour repreſenter les paſſions que l'Auteur avoit décrites. Après la mort de Mondory, Triſtan demandant un jour que l'on joüât ſa Piece, un Comedien lui répondit, vous voudriez je penſe, qu'on ne joüât jamais que Mariane, & qu'il mourut toutes les Semaines un Mondory à votre ſervice.

Cette Tragedie eſt dédiée à Monſieur le Duc d'Orleans Frere du Roi, à qui il adreſſe encore cette belle Ode qui commence par ce Vers:

Ingrate cauſe de mes veilles, &c.

Panthée ſuivit de près la Mariane; à peine peut-on s'imaginer, dit Triſtan, qu'il y ait aſſez de matiere en l'aven-

ture de Panthée pour faire deux actes entiers. C'est un champ fort étroit & fort sterile, qu'il ne pouvoit cultiver qu'ingratement. Aussi n'eût été quelque secrete raison, « ajoûte t'il, j'eusse pris un favorable sujet pour donner une « Sœur à Mariane : véritablement il faut avoüer que non- « obstant les avantages que la jeunesse peut donner, l'aînée « a plus de beauté que la cadette, & qu'il s'en faut quel- « que chose que cette production de mon esprit ne mérite « autant d'applaudissemens que la premiere. La Tragedie de Panthée s'est sentie du funeste coup, dont le Theatre du Marais saignoit encore. Il est aisé de deviner que c'est de l'accident du celebre Mondory qui fut attaqué d'une espece d'apopléxie, dont il mourut : en effet, cet Acteur auroit fait valoir Araspe aussi-bien qu'Herode. Cet accident pensa le dégouter de travailler pour le Theatre, & si le Cardinal ne l'avoit engagé à continuer, il l'auroit entierement abandonné.

Il a dedié la mort de Seneque Tragedie, à M. le Comte de S. Aignan. Dans le Panegyrique qu'il veut faire de lui, il dit que ce qu'il y a de penible en cet ouvrage l'étonne moins, que ce qu'il y a d'éclatant en ce sujet ne l'é- "bloüit. J'y vois par tout, ajoûte t'il, de si grandes beau- "tez qu'elles tiennent mon choix en balance, & je consom- "merois bien à les admirer tout le temps qui me seroit "donné pour les décrire. Si je regarde la grandeur de vo- "tre race, j'y apperçois la plus grande partie des plus no- "bles Maisons de France ; c'est un champ semé de Lau- "riers, c'est un arbre de plusieurs siecles, dont toutes les "branches sont couronnées, c'est un long ordre de heros "où l'on peut compter autant de demi-Dieux que de têtes. "Si je tourne les yeux sur votre valeur, je n'y vois que "des prodiges héroïques dès votre plus grande jeunesse, "j'y remarque beaucoup plus de combats, plus dignes

d'être celebrez par les plus belles plumes que ceux d'Hec-« tor, d'Ajax, &c. il eſt aiſé de remarquer que Triſtan a« mis dans la bouche de Seneque les grands ſentimens, dont on trouve de ſi beaux éxemples dans les Ouvrages de ce Philoſophe.

Ses autres Pieces de Théatre ſont la Folie du Sage, Tragi-Comedie.

La mort de Chriſpe, Tragedie.

Oſman, Tragedie, dediée à M. le Comte de Buſſy, par Quinault, Diſciple & Héritier de l'Eſprit & des Biens de ſon Maître Triſtan.

On dit qu'il eût le même ſort que le Prophete Eliſée, à qui Elie laiſſa pour tout bien ſon Eſprit & ſon Manteau.

En dédiant cette Piece à M. de Buſſy, il n'a fait après la mort de Triſtan que ce qu'il avoit deſſein de faire pendant ſa vie.

Quelques inſtructions favorables, dit-il à M. de Buſſy, « que j'aïe eu l'honneur de recevoir de cet Ecrivain re-« nommé, de qui je pleure encore la perte . . . je ſens bien « que cet illuſtre mort, dont la memoire eſt immortelle, « ne m'a pas laiſſé tout l'art, dont il ſçavoit vous hono-« rer, bien qu'il m'en ait laiſſé tout le zele.

Le Paraſite, Comedie, repreſentée dans le Louvre avec applaudiſſement.

On ne ſera peut-être pas fâché de voir un Sixain tiré du Recueil de ſes amours, pour mettre devant un Livre d'Endimion.

Trouvant ici l'hiſtoire d'un Berger,
Qu'amour expoſe en un ſi grand danger,
Pendant l'erreur où le ſommeil le plonge,
O bel objet plein de ſeverité!
Souvenez-vous que ſa peine eſt un ſonge,
Et que la mienne eſt une verité.

Il fut reçû à l'Academie Françoiſe à la place de Monſieur Colomby, environ l'an 1649. & vécut encore ſix ou ſept ans. Il a eu juſqu'à ſa mort le ſort de tous les fameux Poëtes, dont le mérite n'a jamais été accompagné de l'opulence ; c'eſt ce que Benſerade décrit fort joliment dans un Rondeau de ſes Metamorphoſes d'Ovide.

Le beau ſecret pour élever le corps,
D'un grand logis, tels Ouvriers ſont morts ;
Il n'en eſt plus ; à leur douce harmonie,
Les gros moëlons venoient de compagnie,
Et s'arrangeoient comme par des reſſorts.
A peu de frais, & ſans aucuns efforts,
Pareilles gens édifioient alors,
La ſeule voix au Luth étant unie.
Le beau ſecret !
Ah ! pour bâtir, ſi les charmans accords,
Si les bons vers tenoient lieu de tréſors,
Que de Palais, de ſplendeur infinie !
Nos Amphions ſont en Chambre garnie,
S'ils n'y ſont pas, c'eſt qu'ils couchent dehors,
Le beau ſecret !

Se trouvant un jour dans une Compagnie où quelqu'un s'aviſa de plaiſanter ſur le déſordre de l'ajuſte-

ment de quelques Poëtes dont malheureuſement il étoit du nombre, & qui par leur figure groteſque attiroient la riſée des plus ſerieux ; il répondit bruſquement, eh« vous vous mettez en peine de peu de choſe, . . . laiſſez« vivre les Poëtes à leur fantaiſie, ne ſçavez-vous pas« qu'ils n'aiment point la contrainte? eh que vous importe-« t'il qu'ils ſoient mal vêtus, pourvû que leurs Vers ſoient« magnifiques. Ne vous y trompez point, cette grande ne-« gligence d'eux-mêmes, eſt la ſource des plus belles Poë-« ſies ; ils ne ſont ainſi détachez du monde, que pour fai-« re la cour aux Muſes avec plus d'aſſiduité ; & tandis« que leurs yeux vous paroiſſent égarez, leur imagination« cherche des merveilles qui vous raviſſent. Plût-à-Dieu,« pourſuivit-il, que nos Poëtes de Theatre n'euſſent que« ce défaut, je le leur pardonnerois volontiers ; mais tout« au contraire de ceux dont vous parlez, ils ſont ſuper-« bes dans leurs habits, leur mine eſt relevée de mille ſor-« te d'ajuſtemens, & leurs Poëmes ſont languiſſans & deſ-« tituez de conduite.

Tous les beaux Eſprits de ſon temps l'ont eſtimé, & même le Cardinal de Richelieu, qui ne lui fit cependant jamais de bien, ni Monſieur le Duc d'Orleans ſon Maître, quoiqu'il eût beaucoup de conſiderations pour les Gens de Lettres : cela joint au peu de patrimoine qu'il avoit, à la fureur du jeu, dont il étoit poſſedé, & au malheur commun à preſque tous les Gens de mérite, n'a pas peu contribué à le faire mourir pauvre. Ce fut à l'Hôtel de Guiſe où il mourut pulmonique, le 7. Septembre 1654. & fut enterré à S. Jean.

Il avoit un Frere qui s'appliquoit à écrire des Généalogies, & qui a publié une Hiſtoire de Touraine, & qui eſt, ſi je ne me trompe, le même Jean-Baptiſte Triſtan l'Hermite de Soliers, qui publia en 1661. le Cabinet du

Roi Loüis XI. contenant plusieurs Fragmens, Lettres missives, & secrettes intrigues du Regne de ce Monarque, & autres Pieces très-curieuses, & non encore vûës, recueillies de diverses Archives & Thrésors.

On rapporte qu'il fit lui-même son Epitaphe : elle contient cette prosopopée.

Ebloüi de l'éclat de la splendeur mondaine,
Je me flattai toûjours de l'esperance vaine,
Faisant le chien couchant, auprès d'un grand Seigneur :
Je me vis toûjours pauvre, & tâchai de paroître ;
Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon Maître.

Sa mort fut fort chrétienne, il ne voulut point être visité de ses Amis, & les oublia tous pour penser à Dieu.

ACTEURS.

HERODE, Roi de Judée.

MARIANE, Epouſe d'Herode.

PHERORE, Frere d'Herode.

SALOME ſa Sœur.

ALEXANDRA, Mere de Mariane, & ſon Chevalier d'honneur.

DINA, Dame d'honneur & Confidente de Mariane.

DEUX JUGES.

THARE', ſon Capitaine des Gardes.

L'ECHANSON.

LE GRAND PREVOST.

SOESME.

L'EUNUQUE.

LE CONCIERGE.

NARBAL, Gentilhomme, qui raconte la mort de Mariane.

La Scene eſt à Jeruſalem.

MARIANE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HERODE *s'éveillant en ſurſaut.*

FAntôme injurieux qui troubles mon repos,
Ne renouvelle plus tes inſolens propos ;
Va dans l'ombre éternelle, ombre pleine d'envie,
Et ne te mêle pas de cenſurer ma vie :
Je ſuis aſſez ſçavant en l'art de bien regner,
Sans que ton vain courroux me le vienne enſeigner ;
Et j'ai trop ſûrement affermi mon Empire,
Pour craindre les malheurs que tu me viens prédire ;
Je donnerai bon ordre à tous les accidens,
Qui n'étans point prévûs, perdent les imprudens.

Mais quoi ! le front me ſuë, & je ſuis hors d'haleine !
Mon ame en ce repos a trouvé tant de peine, *
A ſe déſabuſer d'une fâcheuſe erreur,
Que j'en ſuis tout émû de colere & d'horreur !
Holà....

* *Pherore paroît avec le Capitaine des Gardes.*

SCENE II.

THARÉ, *Capitaine des Gardes*, HERODE, PHERORE.

THARE'.

QUe vous plaît-il, Sire ?

HERODE.

Ah ! voici Pherore.

PHERORE.

On me diſoit ici que vous dormiez encore.

HERODE.

Tu m'as bien ententendu quand j'ai parlé tout haut ;
Je me ſuis éveillé tout-à-l'heure en ſurſaut,
Après la viſion la plus mélancolique,
Qui puiſſe devancer un accident tragique.

PHERORE.

Les ſonges les plus noirs que l'on puiſſe inventer,
Seroient-ils ſuffiſans de vous épouvanter,
Vous qui ſçavez braver les forces indomptables,
Et qui craignez ſi peu les perils véritables ?
Ce ſont des viſions qui n'ont jamais d'effet.

HERODE.

Mon eſprit eſt troublé du ſonge que j'ai fait :
Il m'en revient ſans ceſſe une idée importune,
Qui ne doit m'avertir que de quelque infortune :
C'eſt un avant-coureur de quelque adverſité.

PHERORE.

On ne doit pas en faire une neceſſité ;
Ces apparitions ſont comme les images
Qu'un mélange confus forme dans les nuages ;
C'eſt un ſombre tableau d'hommes & d'animaux,
Qui ne fait arriver ni des biens ni des maux.

HERODE.

Quand tu nous fus ravi par un deſtin contraire,
Mon genereux aîné, brave & fidéle frere,
J'appris ton accident par un même rapport :
Je fus par même voïe averti de ta mort :
J'eus au bord du Jourdain des viſions cruelles,
Qui prévinrent le bruit de ces triſtes nouvelles.

PHERORE.

Pour moi, j'ai mille fois des ſonges obſervé,
Sans que de leur préſage il ſoit rien arrivé ;
Et ſelon qu'un Rabin me fit un jour entendre ;
C'eſt les prendre fort bien que de n'en rien attendre.

HERODE.

Quelles fortes raiſons apportoit ce Docteur,
Qui ſoûtient que le ſonge eſt toûjours un menteur?

PHERORE.

Il diſoit que l'humeur qui dans nos corps domine,
A voir certains objets, en dormant nous encline:
Le flegme humide & froid, s'élevant au cerveau,
Y vient repreſenter des broüillars & de l'eau:
La bile ardente & jaune, aux qualitez ſubtiles,
N'y dépeint que combats, qu'embraſemens de villes:
Le ſang qui tient de l'air & répond au Printemps,
Rend les moins fortunez en leurs ſonges contens:
Sa douce exhalaiſon ne forme que des roſes,
Des objets égaïez & d'agréables choſes:
Et la mélancholie à la noire vapeur,
Où ſe logent toûjours la triſteſſe & la peur,
Ne pouvant figurer que des images ſombres,
Nous fait voir des tombeaux, des ſpectres & des ombres.
C'eſt ainſi que chacun apperçoit en dormant,
Les indices ſecrets de ſon temperament.

HERODE.

Ainſi l'on ſongeroit toûjours les mêmes choſes?

PHERORE.

Les ſonges quelquefois viennent par d'autres cauſes;
De même que les uns expriment nos humeurs,
Les autres bien ſouvent repreſentent nos mœurs.
L'ame d'un homme noble, encore qu'il repoſe,
Mépriſe la fortune, & l'honneur ſe propoſe:

Et celle du voleur, prévenant ſon deſtin ;
Rencontre des Prevôts, ou fait quelque butin.
De même l'uſurier en ſommeillant repaſſe,
Et les yeux & les mains ſur l'argent qu'il amaſſe :
Et l'amant prévenu de crainte ou de deſirs,
Eprouve des rigueurs ou goûte des plaiſirs.

HERODE.

Ces expoſitions ne me contentent gueres ;
Ces principes communs ont des effets vulgaires,
Et tu ſçais qu'autrefois l'Egypte remarquoit
Aux ſonges importans que Joſeph expliquoit ; *
Qu'il en eſt, dont l'image, eſt heureux ou funeſte ;
Nous annonçans la grace, ou le courroux celeſte ;
Quoiqu'il en ſoit, Pherore, écoute un peu le mien,
N'importe qu'il promette, ou du mal ou du bien.

* *Salome entre.*

SCENE III.

SALOME, HERODE, PHERORE, SOESME.

SALOME.

VOus plaît-il que j'entende auſſi cette avanture,
Qui n'eſt à bien parler qu'une vaine peinture;
Qu'un Enigme confus ſur le ſable tracé?

HERODE.

Ne m'interromps donc pas quand j'aurai commencé.
La lumiere & le bruit s'épandoient par le monde:
Et lors que le Soleil qui ſe leve de l'onde
Elevant au cerveau de legeres vapeurs,
Rend les ſonges qu'on fait plus clairs & moins trompeurs:
Après mille embarras d'eſpeces incertaines,
De rencontres ſans ſuite, & de chimeres vaines,
Je me ſuis trouvé ſeul dans un bois écarté,
Où l'horreur habitoit avec l'obſcurité,
Lorſqu'une voix plaintive a percé les tenebres,
Appellant MARIANE, avec des tons funebres.
J'ai couru vers le lieu d'où le bruit s'épandoit,
Suivant dans ce tranſport l'Amour qui me guidoit,
Et qui ſembloit encor m'avoir prêté ſes aîles,
Pour atteindre plûtôt ce miracle des Belles:
Mes pas m'ont amené ſur le bord d'un étang,
Dont j'ai trouvé les eaux toutes rouges de ſang;

Il eſt tombé deſſus un éclat de tonnerre ;
J'ai ſenti ſous mes pieds un tremblement de terre,
Et deſſus ce rivage, environné d'effroi,
Le jeune Ariſtobule a paru devant moi.

SALOME.

O Cieux ! je ſerois morte étant en votre place,
Le ſang à ce récit dans mes veines ſe glace.

PHERORE.

Je ſens la même horreur dans mes os ſe couler :

HERODE.

Ecoutez donc le reſte, & me laiſſez parler.
Il n'avoit point ici la Tiâre à la tête,
Comme aux jours ſolemnels de notre grande fête ;
Où tirant trop d'éclat d'un riche vêtement,
Il obligeoit les Juifs à dire hautement,
Qu'une ſi glorieuſe & ſi noble perſonne,
Méritoit de porter la Mître & la Couronne.
Je ne l'ai reconnu qu'à la voix ſeulement ;
Il ſembloit retiré de l'onde fraîchement,
Son corps étoit enflé de l'eau qu'il avoit bûë ;
Ses cheveux tous moüillez lui tomboient ſur la vûë,
Les flots avoient éteint la clarté de ſes yeux,
Qui s'étoient en mourant tournez devers les Cieux ;
Il ſembloit que l'effort d'une cruelle rage,
Avoit laiſſé l'horreur peinte ſur ſon viſage ;
Et que de ſang meurtri tout ſon teint ſe couvrit,
Et ſa bouche étoit morte encor qu'elle s'ouvrit.
Ses propos dès l'abord, ont été des injures,
Des reproches ſanglans, mais tous pleins d'impoſtures.

Il a fait contre moi mille imprécations,
Il m'eſt venu charger de malédictions,
M'a parlé de rigueurs ſur ſon pere exercées,
M'imputant tous les maux de nos guerres paſſées:
Bref, voïant qu'il oſoit ainſi s'émanciper,
A la fin j'ai levé le bras pour le frapper:
Mais penſant de la main repouſſer cet outrage,
Je n'ai trouvé que l'air au lieu de ſon viſage:
Ainſi de violence, & d'horreur travaillé,
Avec un cris fort haut je me ſuis éveillé.
Voilà quel eſt mon ſonge: hé bien que vous en ſemble?
Salome, qu'en dis-tu?

SALOME

Moi? je dis que j'en tremble;

PHERORE.

Je ne celerai pas que j'en ſuis effraïé:

SALOME.

C'eſt quelque avis du Ciel qui vous eſt envoïé.

HERODE.

L'avis à déchiffrer eſt ſi fort difficile,
Qu'il n'eût pû m'obliger d'un ſoin plus inutile.

SALOME.

L'Etat d'un changement peut être menacé.

HERODE.

Ce qu'écrit le Deſtin; ne peut être effacé,
Il faut bon gré, mal-gré, que l'ame réſoluë,
Suive ce qu'a marqué ſa puiſſance abſoluë:

De ſes pleges ſecrets on ne peut s'affranchir ;
Nous y courons plus droit en penſant les gauchir.
L'homme à qui la Fortune a fait des avantages,
Eſt comme le vaiſſeau ſauvé de cent orages ;
Qui ſujet toute-fois aux caprices du ſort,
Peut ſe perdre à la rade, ou perir dans le Port.
Mais qui me peut choquer ? & qu'ai-je plus à craindre ?
Au faîte du bonheur où l'on me voit atteindre ?
Rien n'eſt aſſez puiſſant pour me perdre aujourd'hui,
Si le Ciel en tombant ne m'accable ſous lui :
Je ne puis ſuccomber que par une avanture,
Dont le coup ſoit fatal à toute la Nature.
Tous les Aſmonéens ſont dedans le tombeau,
On voit deſſus le Thrône un Monarque nouveau,
Qui tient ſous les Lauriers ſa Couronne & ſa Tête,
Pour jamais à l'abri des coups de la tempête.
Je ſçai bien quel ſupport Auguſte m'a promis,
Me voulant recevoir au rang de ſes amis ;
Et j'ai tant de faveur auprès de ſon genie,
Que j'y ſuis aſſûré contre la calomnie :
Ceux qu'il aime le mieux d'entre ſes Courtiſans ;
Font cas de ma vertu, comme de mes preſens ;
Et j'ai mille ſecrets par où le Jourdain libre,
N'a point à redouter la colere du Tibre.
De tout autre côté, pour braver le malheur,
Je ſuis aſſez muni de force & de valeur :
Que l'Arabe, le Parthe, & l'Armenie entiere,
De trente legions menacent la frontiere,
Avec un camp volant j'irai les affronter,
Et ferai leurs deſſeins à leur honte avorter.
J'irai les repouſſer au fond de leurs Provinces,
Et par tant de progrez humilier leurs Princes,

Qu'ils viendront confeſſer en recevant ma loi,
Qu'on ne profite guere à s'attaquer à moi.

SALOME.

Les Princes vos voiſins ſçavent votre courage,
Ils en ont fait l'eſſai dès votre plus bas âge :
Ils prêteront l'oreille à des conſeils meilleurs,
Et leur ambition prendra ſon cours ailleurs.

HERODE.

Je n'avois pas quinze ans lors que je pris les armes ;
Lorſque j'allai chercher la mort dans les allarmes ;
Et ſi dès ce temps-là mon bras par mille exploits,
Domptoit les Nations, & ſoûmettoit les Rois.
Que j'ai fait de combats, & gagné de batailles !
Que j'ai ſurpris de Forts, & forcé de murailles !
Dans un champ ſpacieux, quand le fruit de Cerès,
De ſes tuïaux dorez, enrichit les Guerets ;
On ne voit gueres plus de javelles preſſées,
Que j'ai vû contre moi de piques hériſſées,
Qui vôloient en éclats par tout où je donnois,
Dans la brûlante ardeur dont je les moiſſonnois.

PHERORE.

Vos belles actions ſe trouvent ſans pareilles,
Jules, quoique l'on die, avec plus de merveilles,
Et par moins de combats & de travaux divers,
S'étoit fait appeller Maître de l'Univers.
Vous avez ſurmonté mille fâcheux obſtacles,
Et toute votre vie eſt pleine de miracles.

HERODE.

Dans ma condition, je ſerois trop heureux ;
Si je n'étois preſſé d'un tourment amoureux ;
D'un feu continuel, d'une ardeur ſans meſure ;
Qui tient inceſſamment mon ame à la torture :
Ou ſi je pouvois vaincre une ſeverité,
Qui s'oppoſe au courant de ma proſperité.
O bonheur imparfait ! ô rigueur importune !
J'ai pour mes compagnons l'Amour & la fortune ;
Ils ne me quittent point, ils ſuivent tous mes pas :
Mais l'un m'eſt favorable, & l'autre ne l'eſt pas.
L'un fait qu'à tout un peuple aujourd'hui je commande,
Et l'autre me refuſe un cœur que je demande :
Un cœur que je ne puis ranger ſous mon pouvoir,
En poſſedant le corps où je le ſens mouvoir.
Aveugles Déïtez, égalez mieux les choſes,
Mêlez moins de lauriers avecque plus de roſes,
Faites qu'avec plus d'heur, je ſois moins renommé,
Et n'étant point ſi craint, que je ſois plus aimé.
C'eſt avecque raiſon que mon humeur eſt ſombre,
Ma gloire n'eſt qu'un ſonge, & ma grandeur qu'une ombre :
Si lors que tout le monde en redoute l'effet,
Je brûle d'un deſir qui n'eſt point ſatisfait.

SALOME.

Depuis qu'en votre lit Mariane eſt entrée,
Et que par tant de ſoins elle eſt idolâtrée,
Votre Maiſon ſans ceſſe eſt ouverte aux douleurs ;
On n'obſerve en vous deux que plaintes & que pleurs.

HERODE.

Mes plaintes ſont toûjours plus juſtes que ſes larmes.
Pourquoi me parut-elle avecque tant de charmes,
Tant de rares vertus, & de divins appas,
Pour entrer dans ma couche, & pour ne m'aimer pas,
Faut-il que deux moitiez ſoient ſi mal aſſorties?
Qu'un tout ſoit compoſé de contraires parties?
Que je ſois ſi ſenſible, elle l'étant ſi peu?
Que ſon cœur ſoit de glace, & le mien ſoit de feu?

PHERORE.

Après avoir acquis des honneurs à la guerre,
Qui vous font envier aux deux bouts de la terre,
Succombant dans la paix à d'inviſibles coups,
Vous voulez que par tout on ait pitié de vous.

HERODE.

L'erreur dont on m'accuſe a troublé de grands hommes;
Soit aux ſiecles paſſez, ſoit au temps où nous ſommes,
L'amour eſt tellement fatal à la valeur,
Qu'il n'eſt point de Heros éxempts de ce malheur;
Celui qui de ſon poil tenoit toute ſa force,
Ne ſçût ſe détourner de cette douce amorce.
Et ce petit Berger qui devint un grand Roi,
Fut en ſes derniers jours plus inſenſé que moi:
Antoine ſous ce joug abaiſſant ſon courage,
A de moindres clartez s'ébloüit davantage,
Pour ſuivre Cleopatre il quitta ſon bonheur,
Et s'embarquant ainſi, fit naufrage d'honneur.
De moi tous mes deſſeins ſont ſans honte & ſans crime:
Le feu qui me conſume, eſt un feu legitime:

Je n'ai pas des desirs que l'on puisse blâmer:
Car j'aime seulement ce que je dois aimer.

PHERORE.

Si dans la passion d'une amour conjugale,
De la Reine & de vous, l'ardeur étoit égale:
Qui pourroit condamner votre ressentiment?
Ou voudroit s'opposer à cet embrasement?
Mais quoi? votre raison est vraïement endormie;
Vous faites vanité d'aimer une ennemie,
Qui pour récompenser un traitement si doux,
N'applique son esprit qu'à médire de vous.

SALOME.

Sans mentir cette erreur est digne de reproche;
Quel plaisir prenez-vous de cherir une roche,
Dont les sources de pleurs coulent incessamment,
Et qui pour votre amour n'a point de sentiment?

HERODE.

Si le divin objet dont je suis idolâtre,
Passe pour un rocher, c'est un rocher d'albastre,
Un écueil agréable, où l'on voit éclater,
Tout ce que la Nature a fait pour me tenter.
Il n'est point de rubis vermeils comme sa bouche,
Qui mêle un esprit d'ambre à tout ce qu'elle touche,
Et l'éclat de ses yeux veut que mes sentimens
Les mettent pour le moins au rang des diamans.

PHERORE.

La beauté toutefois doit être dédaignée,
Qui de bon naturel n'est point accompagnée.

HERODE.

Toute cette rigueur vient de sa chasteté,
Mais son humeur hautaine est pleine de bonté ;
Quand le Parthe inhumain prit Hyrcane & Phasselle,
Je dus ma délivrance à son conseil fidelle,
Sans cet insigne effet de sa secrette amour,
Je perdois à la fois & le Sceptre & le jour ;
C'étoit fait de ma vie, & le traître Antigone,
En me foulant aux pieds, remontoit sur le Trône.
Cette obligation me touche tendrement,
Et me fait excuser ses dédains aisément ;
Je vois beaucoup d'orgueil en ses beautez divines :
Mais on voit rarement de roses sans épines.
Et puis il est bien juste, à dire vérité,
Qu'elle garde entre vous un peu de majesté.
Mille Rois glorieux sont ses dignes Ancêtres,
Et l'on peut la nommer la fille de nos Maîtres.

SALOME.

Elle en use donc bien, car on sçait au Palais,
Qu'elle parle de nous comme de ses valets.
Et c'est de quoi pourtant nous ne ferions que rire,
N'étoit mille discours que l'on nous vient redire ;
Par où son cœur ingrat, avec émotion,
Témoigne contre vous sa noire intention.

HERODE.

Nous ne pouvons jamais, avecque bienséance,
Aux rapports des valets donner tant de créance :
Ainsi que l'interest les a rendus flateurs,
Notre facilité les peut rendre menteurs ;

Et même le menſonge eſt aſſez ordinaire ;
A ces petites gens dont l'ame eſt mercenaire.

SALOME.

Les miens n'ont pas le cœur ni l'eſprit d'inventer ;
Tout ce que de la Reine ils me viennent conter.

HERODE.

Apprens-nous quelque trait de cette violence.

SALOME.

Elle parle de vous avec une inſolence,
Que ſans beaucoup d'horreur on ne peut reveler,
Et que ſans crime auſſi l'on ne ſçauroit celer.
Vous nomme à tous propos l'auteur de ſes miſeres ;
Le tiran de l'Etat, l'aſſaſſin de ſes peres,
Et de mille raiſons anime ſon courroux,
Pour faire ſoûlever les peuples contre vous.

HERODE.

La Judée aujourd'hui ſoûmiſe à ma puiſſance,
Ne trouve ſon bonheur qu'en ſon obéïſſance.
On ne peut l'émouvoir ainſi facilement,
Et je ne crois pas tout auſſi legerement.
Je connois Mariane & ſçais qu'elle eſt trop ſage,
Pour s'être abandonnée à tenir ce langage.
Si les Grands s'arrêtoient à tout ce qu'on leur dit,
L'impoſture auprès d'eux auroit trop de credit ;
On verroit dans les Cours une guerre éternelle,
Il faudroit chaque jour faire maiſon nouvelle.

PHERORE.

En cas de ces avis, pour ſe gouverner bien,
Il ne faut pas tout croire ; & ne négliger rien.

HERODE.

Je la verrai bien-tôt, cette belle indiſcrette,
Je lui reprocherai cette injure ſecrette ;
Et ſa bouche pourtant, avec un ſeul baiſer,
Quand elle auroit tout dit, pourra tout appaiſer.
Soeſme, écoute un mot : *

SALOME.

O foibleſſe indiſcible ! * *
Il eſt enſorcellé, le charme eſt tout viſible !
Mais il faut s'emploïer à faire adroitement,
Diſſiper la vertu de cet enchantement.

PHERORE.

Madame, cette amour eſt une maladie,
A laquelle il faudra que le temps remedie.
Nos avis aujourd'hui ne ſont pas de ſaiſon.
Ce mal envenimé réſiſte à la raiſon.

HERODE.

Obſerve bien ſur tout en faiſant ce meſſage, * * *
Et le ton de ſa voix, & l'air de ſon viſage :
Si ſon teint devient pâle, ou s'il devient vermeil,
J'en ſçaurai la réponſe en ſortant du Conſeil.

* *Il appelle Soeſme, & lui parle à l'oreille.*
* * *Parlant à Pherore.*
* * * *Herode achevant d'inſtruire Soeſme.*

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, DINA.

MARIANE.

JE croirois ton conſeil, s'il étoit raiſonnable :
Mais quoi ? veux-tu que j'aime un monſtre abominable ?
Qui du trépas des miens me paroît tout ſanglant ?

DINA.

Si vous ne l'aimez pas, faites-en le ſemblant ;
En cette occaſion vous devez vous contraindre,
C'eſt un art excellent que de ſçavoir bien feindre :
Lors que l'on eſt réduit à cette extrêmité,
De ne pouvoir agir avecque liberté.

MARIANE.

Moi, que je me contraigne ? étant d'une naiſſance,
Qui peut impunément prendre toute licence ;
Et qui ſans abuſer de cette autorité,
Ne regle mes deſirs que par l'honnêteté ?
Que mon cœur ſe démente, & trouve du mérite
A plaire au ſentiment d'un barbare, d'un Scythe.

Meurtrier de mes parens ?

DINA.

Madame, parlez bas.

MARIANE.

Si mon corps eſt captif, mon ame ne l'eſt pas :
Je laiſſe la contrainte aux ſerviles perſonnes,
Je ſors de trop d'Aïeuls qui portoient des Couronnes,
Pour avoir la penſée, & le front differens,
Et devenir Eſclave en faveur des Tirans.
Qu'Herode m'importune, ou d'amour ou de haine,
On me verra toûjours vivre & mourir en Reine.

DINA.

Madame, le Palais eſt tout plein d'eſpions,
Qui veillent jour & nuit deſſus vos actions ;
Depuis un certain temps, Salome tient à gages,
Pour cet office ſeul, des Filles & des Pages ;
Sans ceſſe à cette porte ils viennent écouter,
Quels ſont tous vos propos, qu'ils lui vont rapporter.

MARIANE.

N'importe, laiſſons-les écouter à leur aiſe,
Ils n'auront pas le bien d'oüir rien qui lui plaiſe.

DINA.

Le Roi vous a-t'il fait quelque nouvel ennui
Pour cauſer ces dédains que vous avez pour lui ?

MARIANE.

Quoi ? t'imagines-tu que la tragique hiſtoire,
De mes plus chers parens ſorte de ma mémoire ?

Toûjours le vieux Hircan & mon frere meurtris,
Me viennent affliger de pitoïables cris ;
Soit lors que je repoſe, ou ſoit lors que je veille,
Leur plainte à tous momens vient frapper mon oreille ;
Ils s'offrent à toute heure à mes yeux éplorez,
Je les vois tous ſanglans & tous défigurez ;
Ils me viennent conter leurs triſtes avantures,
Ils me viennent montrer leurs mortelles bleſſures,
Et me vont reprochant pour me combler d'ennuis,
Qu'avecque leur bourreau je dors toutes les nuits.
Il faut que le perfide acheve ma diſgrace ;
Il en veut à mon ſang, il en veut à ma race,
Il n'eſt pas ſatisfait pour avoir maſſacré
Un vieillard vénérable, un Pontife ſacré
Qui le mit dans ſes droits & dans ſon alliance,
Logeant en ſon appui toute ſa confiance :
Ni pour avoir éteint d'une étrange façon,
Un innocent beau-frere, un aimable garçon,
Le jeune Ariſtobule, hélas ! lorſque j'y penſe,
Le cours de la douleur emporte ma conſtance ;
J'ai le cœur ſi ſerré que je ne puis parler,
Et mon ame affligée eſt prête à s'envôler.
A peine il arrivoit en ſon quatriéme luſtre,
Et l'on voïoit en lui je ne ſçai quoi d'illuſtre,
Sa grace, ſa beauté, ſa parole & ſon port,
Raviſſoient les eſprits dès le premier abord.
Il étoit de mon poil, il avoit mon viſage,
Il étoit ma peinture, ou j'étois ſon image.
Puis les Cieux en ſon ame avoient mis des tréſors,
Qui répondoient encore à ceux d'un ſi beau corps,
Et leurs graces ſur lui ſembloient être tombées,
Pour relever l'honneur des braves Macabées.

Celui qui vers le Nil en porta les portraits,
Confeſſoit tout ravi de ſes charmans attraits,
Que dans la Paleſtine on élevoit un homme
Qui valoit bien les Dieux qu'on adoroit à Rome.
Le peuple que ſa vûë au Temple raviſſoit,
Admirant ſes appas tout haut le béniſſoit;
Et ce Tiran cruel en conçût tant d'envie,
Qu'il fit ſoudain trancher le beau fil de ſa vie;
Ce clair Soleil levant adoré de la Cour,
Se plongea dans les eaux comme l'Aſtre du jour,
Et n'en reſſortit pas en ſa beauté premiere,
Car il en fut tiré ſans force & ſans lumiere.
Et puis qu'après cela je flatte l'inhumain
Qui ne vient que d'ôter la vie à mon germain?
Plûtôt le feu me brûle, ou l'onde ſon contraire,
Rende mon ſort pareil à celui de mon frere.

DINA.

Tous ces traits de malheur depuis long-temps paſſez,
De votre ſouvenir doivent être effacez:
Faut-il qu'à tous propos cette triſte peinture,
Renouvelle vos pleurs ſur une vieille injure?
Que toûjours vôtre eſprit en vos ans les plus beaux,
Erre ſi triſtement à l'entour des tombeaux?
Madame, faite tréve avecque ces penſées,
Vos celeſtes beautez y ſont intereſſées,
Vôtre teint compoſé des plus aimables fleurs,
Sert trop long-temps de lit à des ruiſſeaux de pleurs.
Le temps & la raiſon ſans doute vous invitent
A bannir ces ennuis qui vos jours précipitent:
On vous a fait des maux; mais pour ne rien celer,
On prend beaucoup de ſoin pour vous en conſoler.

MARIANE.

Comment !

DINA.

Le Roi vous aime.

MARIANE.

Il m'aime ? ô l'innocente !

DINA.

Il ſoûpire toûjours quand vous êtes abſente,
Il vous nomme à toute heure, il compte tous vos pas ;
N'eſt-ce pas vous aimer ?

MARIANE.

Hé quoi ? ne ſçais-tu pas
Que cette ame infidelle eſt pleine d'artifices ;
Que ma perte dépend de ſes premiers caprices ?
Et qu'au moindre haſard qu'il s'attend de courir,
Il ordonne auſſi-tôt qu'on me faſſe mourir ?
C'eſt le ſoin principal de cette amour extrême,
Et c'eſt à quoi n'a guerre il obligeoit Soeſme,
Lorſque tout effraïé pour Rhodes il partoit,
Redoutant d'y trouver la mort qu'il méritoit.

DINA.

Ce trait eſt ſans mentir cruel & tirannique,
Je ne demande plus quelle choſe vous pique ;
Les ordres inhumains de cet eſprit jaloux,
Font voir en cet endroit qu'il s'aime mieux que vous.
Mais quoi ? vous trouvant hors de ce péril extrême,
Vous aimant mieux que lui, diſſimulez de même ;
Vous verrez quelque jour vos aimables enfans,
Les Tiâres au front, heureux & triomphans ;

Au moins ſi par un trait de mauvaiſe conduite,
Votre mépris ne rend leur fortune détruite,
Ne perdez pas le ſoin qui les doit conſerver :
Si le Roi vous attend il faut l'aller trouver. *

MARIANE.

J'irai, mais ce ſera pour lui faire paroître,
Qu'il eſt un parricide, un ſcelerat, un traître,
Et que je ne ſçai point de loi, ni de devoir,
Qui me puiſſe obliger déſormais à le voir :
Le conſeil en eſt pris.

DINA.

O Cieux ! je tremble toute

MARIANE.

Pourquoi ?

DINA.

Tout eſt perdu, Salome nous écoute,
Que je hais ces eſprits méchans & curieux !

* *Salome ſe montre à l'entrée de la Chambre.*

SCENE II.

MARIANE, SALOME.

MARIANE.

Approchez-vous plus près, vous nous entendrez mieux.

SALOME.

Je m'allois retirer vous croïant empêchée,
Et l'on diroit auſſi que vous êtes fâchée.

MARIANE.

Une juſte colere animoit mon diſcours.

SALOME.

C'eſt une paſſion qui vous émeut toûjours.

MARIANE.

Je ſouffre auſſi toûjours une rigueur inſigne.

SALOME.

Vous avez des malheurs dont vous n'êtes pas digne.

MARIANE.

Je crois qu'on ne voit rien dans mes déportemens,
Qui puiſſe mériter ces mauvais traitemens.

SALOME.

Vous êtes fort à plaindre en l'état où vous êtes;
Mais toutes les Beautez ne ſont pas ſatisfaites.

MARIANE.

Pour vous en vos deſtins vous n'avez que du bien.

SALOME.

Vous ſentez votre mal, & moi je ſens le mien.

MARIANE.

Votre cœur relevé ſe plaint de la fortune ?

SALOME.

J'ai bien d'autres ennuis dont le cours m'importune.
Mais ainſi que j'entrois que diſiez-vous du Roi ?

MARIANE.

Je me plaignois de lui comme il ſe plaint de moi.

SALOME.

Je ne puis deviner ces grands ſujets de plainte.

MARIANE.

C'eſt que ſes Eſpions me tiennent en contrainte.

SALOME.

L'innocence par tout peut avoir des témoins.

MARIANE.

J'aurois plus de repos s'ils m'importunoient moins.

SALOME.

Vous devriez dire au Roi combien cela vous bleſſe.

MARIANE.

Vous devriez l'avertir auſſi de ſa foibleſſe.

SALOME.

S'il a de la foibleſſe à votre jugement,
On ne l'apperçoit guerre à ſon Gouvernement.

MARIANE.

Le déplorable état où l'on me voit réduite,
Eſt le plus rare effet de ſa grande conduite.

SALOME.

Vous y remarqueriez moins d'imperfection,
Si vous n'aviez pour lui beaucoup d'averſion.

MARIANE.

Je n'ai d'averſion que pour l'horreur du crime,
Mais tous les gens de bien l'ont en la même eſtime.

SALOME.

S'ils ont ces ſentimens, ils en parlent bien bas.

MARIANE.

C'eſt qu'ils craignent la mort, & je ne la crains pas.

SALOME.

C'eſt en dire un peu trop; vous devez ce me ſemble,
Porter plus de reſpect au nœud qui vous aſſemble.

MARIANE.

Les reſpects qu'on lui doit me ſont aſſez connus,
Car je n'ignore pas d'où vous êtes venus.

SALOME.

Moi, j'ignore d'où vient cette haine apparente.

MARIANE.

Cette mauvaiſe humeur vous eſt indifferente.

SALOME.

Si vous aviez pourtant quelque diviſion,
Je m'offrirois à vous en cette occaſion,
Et vous preſenterois mes très-humbles ſervices.

MARIANE.

Vous me rendez toûjours aſſez de bons offices.

SALOME.

Je vous en rends bien moins que vous n'en méritez.

MARIANE.

Le Ciel reconnoîtra toutes ces charitez.

SALOME.

L'honneur de vous ſervir m'eſt trop de récompenſe.

MARIANE *ſe leve.*

Chacune de nous deux ſçait bien ce qu'elle en penſe.

SALOME.

Vous allez voir le Roi :

MARIANE.

Oüi, j'y vais de ce pas,
Lui tenir un diſcours qui ne lui plaira pas.

SALOME.

Vous ne lui direz rien qui lui puiſſe déplaire,
Il aime tout de vous juſqu'à votre colere.

MARIANE,

Et moi qu'il a renduë un objet de pitié,
J'abhorre tout de lui, juſqu'à ſon amitié.

SALOME *ſeule.*

Superbe, dédaigneuſe, au courage invincible,
Ne t'imagines pas que je ſois inſenſible :
Non, non, je ne ſuis pas de ces lâches eſprits,
Qui peuvent aiſément ſupporter un mépris ;
Souviens-toi que le mien ne reçoit point d'injure,
Qu'il ne rende auſſi-tôt avec beaucoup d'uſure :
Salome ſçait fort bien comme il faut obliger,
Et n'eſt pas ignorante en l'art de ſe vanger :
Nous n'aurons pas long-temps à ſouffrir ſes caprices ;
Mon intrigue eſt fatale à tous ſes artifices,
J'ai gagné depuis peu le premier Echanſon,
Qui doit lancer contr'elle un trait de ma façon ;
Un trait noir, qui portant la triſteſſe & la crainte,
Donne à l'ame crédule une mortelle atteinte,
Trouble les ſentimens, & fait qu'en un inſtant,
L'ardente amour ſe change en courroux éclatant.

Cet homme en eſt capable, il eſt ma créature,
Et veut mettre pour moi ſa vie à l'avanture :
Il faut hâter l'effet de ce juſte deſſein,
De peur que ce ſecret lui peſe ſur le ſein,
Qu'il n'en aille avertir un tiers qui nous trahiſſe,
Ou qu'en raiſonnant trop il ne ſe refroidiſſe :
Mais ne le vois-je pas qui s'en vient droit à moi,
Déja ſur ce projet la peur lui fait la loi ;
Il porte ſur le front une morne triſteſſe.

SCENE III.

L'ECHANSON, SALOME.

L'ECHANSON.

POurrai-je dire encore un mot à votre Alteſſe,
Sur l'execution de ſon commandement.

SALOME.

Oui, je l'écouterai ; parle donc hardiment.

L'ECHANSON.

Madame, en vous ſervant j'affronte des ſupplices,
Je m'en vais me conduire entre des précipices,
Dans un ſentier gliſſant, où faiſant un faux pas,
Je ſuis tout aſſûré d'arriver au trépas.
Il ne faudroit au Roi qu'une ſeule penſée,
Pour rallumer le feu de ſon amour paſſée,
Un doux reſſouvenir de ſa tendre amitié,
Un regard tout chargé des traits de la pitié,

La moindre émotion qui vienne à la traverſe,
Une larme, un ſoûpir me choque & me renverſe,
J'y vois mille perils, mais je les brave tous,
Car mon obéïſſance eſt aveugle pour vous :
Et puis vous m'aſſûrez que par cette induſtrie,
Je m'expoſe à la mort pour ſauver ma Patrie.

SALOME.

Si tu fermes les yeux pour m'exprimer ta foi,
Je le veux reconnoître ouvrant la main pour toi ;
Mais tu fais ta fortune, & t'acquiers une gloire,
Qui pourroit égaler l'honneur d'une victoire,
Tu préſerves ton Roi d'un funeſte accident,
Tu nous retires tous d'un naufrage évident.
Et dans cette entrepriſe où je te ſers de guide,
Le labeur eſt leger & le prix eſt ſolide,
Tu vas en cet exploit par ma commiſſion,
Tu n'avances du tien que ſous ma caution :
C'eſt moi qui te preſente, & c'eſt moi qui t'avouë,
Qui vais donner le branle & pouſſer à la rouë.
Tu ſçais bien que le Roi croit aſſez de leger,
Et que c'eſt un eſprit que je ſçai ménager.
Ton rapport va ſurprendre une ame défiante,
Crédule, furieuſe, & fort impatiente,
Dans ce trouble excité, ſi tu fais ton devoir,
Il mordra l'ameçon ſans s'en appercevoir,
C'eſt un appas ſubtil que je lui ferai prendre,
Sans qu'il ait le moïen de s'en pouvoir deffendre.
Puis, pour ta ſûreté tu ſeras averti,
Que Mariane même eſt de notre parti.
Son cœur envenimé d'une rage nouvelle,
S'entend avecque nous pour conſpirer contr'elle ;

Tout-à-l'heure en deux mots elle m'a fait juger,
Qu'elle va voir le Roi pour le déſobliger :
Tu ſçai de quelle ſorte il ſupporte une injure,
Sers-toi donc à propos de cette conjoncture ;
Tout rit à nos deſſeins, tout répond à nos vœux,
L'occaſion paroît, prends-là par les cheveux.

L'ECHANSON.

Ces puiſſantes raiſons mettroient en aſſûrance,
L'ame la plus timide & la plus en balance,
Mais puiſque votre Alteſſe & les Cieux l'ont voulu,
Mon cœur ſur ce ſujet eſt aſſez réſolu,
Tout ce qui me retient, c'eſt que je vais paroître,
Et devant un grand Prince & devant un grand Maître,
Qui ſçait ce qu'on veut dire avant qu'on ait parlé,
Et qui peut découvrir un cœur diſſimulé.
Madame en peu de mots vous plaît-il de mapprendre,
La meilleure façon dont je puis le ſurprendre,
Ajoûtez à mon ordre un peu d'enſeignement,
Afin que mon effort ſuccede heureuſement.

SALOME.

Il faut dans ce rapport par une addreſſe extrême,
Que pour le mieux tromper tu te trompes toi-même,
Figure-toi le fait d'un penſer ingenu,
Comme ſi ſans menſonge il étoit avenu ;
Puis aïant en ton ame imprimé cette image,
Laiſſe agir là-deſſus ta langue & ton viſage.
Je ne puis te donner de meilleure leçon :
Mais dis toûjours le fait de la même façon ;
Crois toi-même l'horreur que tu veux faire croire,
Et prens garde en parlant de manquer de memoire.

Dis ces mots à peu près : " Sire, de jour en jour,
" La Reine m'entretient ſur un Philtre d'amour,
" Qu'elle voudroit mêler parmi votre breuvage,
" Afin de vous porter à l'aimer davantage :
" Mais connoiſſant aſſez l'excès de votre ardeur,
" Je trouve que ce Philtre eſt de mauvaiſe odeur;
" Vû même que tandis qu'elle m'en ſollicite,
" Elle eſt mal aſſûrée & paroît interdite:
Là-deſſus, mû de zele & de fidelité,
J'en viens donner avis à vôtre Majeſté,
De peur que par l'emploi de quelqu'autre Miniſtre,
Vous ſoïez prévenu d'un accident ſiniſtre.

L'ECHANSON.

Je trouve ce diſcours fort propre à l'émouvoir,
Et j'eſpere, Madame, y faire mon devoir.

SALOME.

La Reine en ſon quartier ſe ſera retirée,
Porte donc ce propos d'une voix aſſûrée.
Je m'y rencontrerai, feras-tu cet effort ?

L'ECHANSON.

Oüi, Madame, dûſſai-je y rencontrer la mort.

SCENE IV.

HERODE, MARIANE.

HERODE *chaſſant Mariane de ſa Chambre.*

VA, va, je te tiendrai ce que je te promets,
Sors vîte de ma chambre, & n'y rentre jamais.
Te rendre inéxorable alors que je te prie!
Ingrate, mon amour ſe transforme en furie;
Et déja tous ſes traits qui ſortent de mon cœur,
Se changent en ſerpens pour punir ta rigueur.
Ce mépris me découvre un deſir de vengeance,
Que je veux obſerver avecque diligence.
Déſormais de ta part tout me ſera ſuſpect,
Je n'aurai plus pour toi ni bonté ni reſpect,
Et s'il advient jamais que dans cette humeur noire,
Tu lances quelque trait qui terniſſe ma gloire,
Je le repouſſerai d'un air qui fera foi,
Qu'on ne doit pas manquer de reſpect à ſon Roi, *

* *Salome entre.*

SCENE V.

SALOME, HERODE.

SALOME.

QUel eſt donc le ſujet qui vous met en colere ?

HERODE.

Celui qui tous les jours ne fait que me déplaire.

SALOME.

C'eſt poſſible la Reine avec ſa cruauté,
Car ſes traits de rigueur n'ont point de nouveauté.

HERODE.

Tu l'as bien deviné, oüi c'eſt cette cruelle,
Et le dernier affront que je recevrai d'elle.

SALOME.

Vous en direz de même encore au premier jour.

HERODE.

Nullement. Son mépris a détruit mon amour;
Je la haïs maintenant à l'égal de la peſte,
Et trouve que pour moi, c'eſt un fleau celeſte.

SALOME.

Puis-je ſçavoir quel eſt ce mécontentement.

HERODE.

Je m'en vais te l'apprendre, aſſis-toi ſeulement.
Déſirant de la voir, non ſans impatience,
Je l'avois demandée avec beaucoup d'inſtance,
Quand cet eſprit ingrat qui s'eſt ſenti preſſer,
M'a rendu ce devoir afin de m'offenſer :
En vain je l'ai traitée avec toute l'adreſſe,
Dont un parfait amant oblige une maîtreſſe :
Car travaillant ſans fruit dans le ſoin que j'ai pris,
Mes faveurs ont toûjours irrité ſes mépris.
Toutes mes paſſions n'ont fait que lui déplaire,
Ses yeux étinceloient d'une injuſte colere,
Et dans ces mouvemens cruels & furieux,
Elle m'a dit des mots ſi fort injurieux,
Que ne pouvant ſouffrir une telle inſolence,
Enfin je l'ai chaſſée avecque violence.
Voilà ce qui me pique, & me trouble ſi fort,
Vois quelle eſt ſa manie, & me dis ſi j'ai tort.

SALOME.

Oüi, vous avez grand tort, & ſon ingratitude,
Devoit vous affliger d'un traitement plus rude,
Puiſque ſans redouter ſes dangereux effets,
Vous l'irritez ſans ceſſe à force de bienfaits.
C'eſt un monſtre d'orgueil & de méconnoiſſance,
A qui votre bonté donne trop de licence,
Si la faveur du Ciel ne détourne ſes coups,
Sa malice à la fin ſe défera de vous.

HERODE.

Etant aſſez inſtruit de ſa mauvaiſe envie,
Je l'empêcherai bien d'attenter ſur ma vie.

SALOME.

J'en doute ; notre ſexe eſt fort vindicatif,
Et dans ſes trahiſons ſe rend bien inventif :
La tigreſſe qui voit enlever ſa portée,
Eſt moins à redouter qu'une femme irritée.
Veillez conſiderer que dans un juſte effroi,
Pour votre ſûreté je parle contre moi.

HERODE.

Je mettrai tant de gens à veiller au tour d'elle,
Que ſon ame offenſée, après cette querelle,
N'aura pas le moïen de prendre aucun parti,
Sans que tout à l'inſtant on m'en tienne averti :
Son meilleur eſt d'avoir toûjours la bouche cloſe, *
Autrement, qu'eſt-ce ?

SALOME.

On vient vous dire quelque choſe.

* *L'Huiſſier s'avance vers la chaire du Roi.*

SCENE VI.

L'HUISSIER, HERODE, SALOME, L'ECHANSON, LE CAPITAINE DES GARDES.

L'HUISSIER.

UN de vos Echanſons à la porte arrêté,
Deſire de parler à votre Majeſté ;
Et proteſte que c'eſt un avis d'importance,
Dont il doit tout ſoudain vous donner connoiſſance.

HERODE.

Un avis d'importance ? hé bien, fais-le avancer,
Quel ſeroit cet avis ?

SALOME.

Je n'en ſçai que penſer.

HERODE.

Il eſt tout interdit ; qu'as-tu donc à me dire ?

L'ECHANSON.

Un complot qui regarde & vous, & votre Empire.

HERODE.

Viens me conter ici le tout distinctement.

SALOME *à part.*

Si la fin se rapporte à son commencement,
La victoire est à nous, & pour cette orgueilleuse,
Cette nouvelle ruse est assez périlleuse.
Nous courrons dans la lice, & nos fronts à peu près,
Ont, le mien du laurier, & le sien du Cyprès.

HERODE.

O noire perfidie ! ô trahison damnable !
O femme dangereuse ! ô peste abominable !
Elle t'a pratiqué pour me faire périr,
Moi qui voulois tout perdre afin de l'acquérir.
Il t'en faut assûrer, ou bien tu te hazardes,
Hola ? qu'on vienne à moi, * Capitaine des Gardes,
Prenez vos Compagnons, sans bruit & promptement,
Allez trouver la Reine en son appartement :
Dites-lui qu'il s'agit au Conseil d'une affaire,
Où je tiens sa presence être fort nécessaire ; **
N'oubliez pas cet ordre, allez-y de ce pas,
Conduisez-la vous même & ne la quittez pas :
Car si vous y manquez, vous me répondrez d'elle.

LE CAPITAINE DES GARDES

Je ferai le devoir d'un serviteur fidéle.

* *Parlant à part à son Capitaine des Gardes.*

** *Pherore entre.*

SCENE VII.

PHERORE, SALOME, HERODE.

PHERORE.

MAdame, qu'a le Roi, qui paroît interdit ?

SALOME

Nous le ſçaurons tantôt, il ne m'en a rien dit.

PHERORE.

Voilà qu'il vient à nous tout changé de viſage.

HERODE.

La Reine pour me perdre a mis tout en uſage.

SALOME.

Vous rebutriez toûjours nos fideles avis.

HERODE.

J'ai beaucoup de regret qu'ils n'ont été ſuivis.
Mais voïant le péril j'oſe bien me promettre,
Que vous approuverez l'ordre que j'y vais mettre.
Il faut prévenir ceux qui ſe veulent venger,
Et courrir de bonne heure au devant du danger.
Aſſiſtez au procès qu'aujourd'hui je veux faire :
Toi * ne t'éloigne pas, car tu m'es neceſſaire.

* *Se tournant vers l'Echanſon.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HERODE *au Conſeil.*

OBſervant de l'Etat la bleſſure inhumaine,
Otons-en la partie où paroît la gangrene,
Oppoſons ſagement l'antidote au poiſon,
Et gardons la rigueur contre la trahiſon.
Quoi n'amene-t'on point encor ma criminelle ?
Pour la faire hâter, qu'on aille au devant d'elle.
En cette occaſion je veux l'interroger,
Et mettre ſon procès en état de juger,
Mais la voici qui vient avec autant d'audace,
Que ſi je l'attendois pour implorer ſa grace,
On diroit que l'altiere en meſurant ſes pas,
Dépite ma juſtice, & brave le trépas ;

SCENE II.

HERODE, MARIANE, L'ECHANSON, PHERORE, SALOME, DEUX JUGES, LE GRAND PREVOST, LE CAPITAINE DES GARDES.

HERODE.

AVance, malheureuſe. Hé bien méchante femme,
A qui j'avois donné la moitié de mon ame,
Et qui par le ſeul droit de cette ſainte ardeur,
Partageois avec moi ma gloire & ma grandeur :
Dès ſa conception ta rage eſt avortée,
Ton piege eſt découvert, ta mine eſt éventée,
Et m'aïant pris pour but, par une juſte loi,
La pointe de tes dards retourne contre toi ;
Voudrois-tu pallier ce crime manifeſte,
Que nous a découvert la juſtice celeſte ?

MARIANE.

Ces diſcours ambigus ont des obſcuritez,
Qui ſe rapportent fort au ſang dont vous ſortez.

HERODE.

Inſolente, oſes-tu me dire ces paroles ?

MARIANE.

Oſez-vous m'accuſer de ces crimes frivoles ?

HERODE.

Ce n'eſt que ſur ſon Roi ſimplement attenter.

MARIANE.

Ce crime eſt fort nouveau, l'on vient de l'inventer :
Mais jamais votre eſprit n'a manqué d'artifice,
Pour perdre l'innocent ſous couleur de juſtice.

HERODE.

La mort émouſſera tous ces piquans propos,
Qui bleſſant mon honneur, traverſent mon repos ;
Au lieu de s'excuſer l'ingrate en ſa défenſe,
Ne ſçauroit proferer un mot qui ne m'offenſe :
Mais voici le témoin de ce noir attentat,*
Formé contre ma tête & le corps de l'Etat.
Pour ſa confuſion il faut qu'on lui confronte ;
Déja l'appercevant, elle rougit de honte.
Viens confirmer ici ton fidele rapport,
Et dis de quelle adreſſe on déſignoit ma mort.
Mais que la verité ſe montre toute nuë,
Ne fais pas que le crime ou croiſſe ou diminuë.

L'ECHANSON.

Sire, que ſur ma tête un foudre ſoit lancé,
Si je n'ai dit le tout ainſi qu'il s'eſt paſſé.

HERODE.

Viens donc lui ſoûtenir, & mettre en évidence,
Un fait qu'elle dénie avec tant d'impudence.

* *Montrant l'Echanſon.*

Parle.

L'ECHANSON.

Si le devoir d'un fidele ſujet,
Permettoit de celler cet important projet ;
Madame, je ſerois encore à me produire,
Mais le ſalut du Roi me force de vous nuire,
Veillez me pardonner ſi j'ai tout revelé.

MARIANE.

Quoi, méchant ?

L'ECHANSON.

Le poiſon dont vous m'avez parlé.

MARIANE.

Monſtre iſſu de l'enfer pour nuire à l'innocence,
Oſes-tu bien mentir avec tant d'aſſûrance ?
De ta noire action tu recevrois le fruit,
Si tu n'étois porté par ceux qui t'ont inſtruit :
Ce témoignage faux eſt digne du ſupplice,
Mais pour t'en garentir mon juge eſt ton complice :
De bon cœur je pardonne à ta mauvaiſe foi,
Tu ſers par intereſt de plus méchans que toi,
Cette injure eſt contrainte & n'a rien qui me fâche,
De tous mes ennemis tu n'es pas le plus lâche.

HERODE.

Tu devrois t'efforcer de te défendre mieux,
Sur un crime abhorré de la terre & des Cieux :
Car répondant au fait que ce témoin dépoſe,
Il faut ou dénier, ou confeſſer la choſe.

MARIANE.

Par force ou par adreſſe il ſera mal-aiſé,
Qu'on me faſſe avoüer un crime ſuppoſé;
Et n'étoit mes malheurs, je ſuis aſſez bien née,
Pour n'appréhender pas d'en être ſoupçonnée:
Mon eſprit que le ſort afflige au dernier point,
Souffre les trahiſons, mais il n'en commet point,
Encore qu'il en eût un ſujet aſſez ample,
S'il étoit obligé de faillir par éxemple.

HERODE.

Quels éxemples as-tu de ces déloïautez?

MARIANE.

J'ai mille trahiſons, & mille cruautez,
Le meurtre d'un Aïeul, l'aſſaſſinat d'un Frere.

HERODE.

A peine en cet endroit je retiens ma colere.
Ah Cerbere têtu! fatal à ma maiſon,
Tu ſçais bien contre moi produire du poiſon:
Mais inutilement ta bouche envenimée,
Jette ſon aconit contre ma renommée;
Elle eſt d'une candeur que rien ne peut tacher,
Et ſans impieté l'on n'y ſçauroit toucher.
Je me ris de ta rage, & par ces vains blaſphêmes,
En penſant me piquer, tu te bleſſe toi-même,
Ce reproche inſolent choque la verité,
Et fait voir clairement ton animoſité;
Par là ta perfidie eſt aſſez découverte,
Cette confeſſion ſuffira pour ta perte.

Mes amis * prononcez ce qu'ordonnent les loix,
Contre les attentats qui regardent les Rois.
Dépêchez, c'eſt un droit qu'il faut que l'on me rende,
La Juſtice le veut, & je vous le demande.

PHERORE.

Je trouve que ce crime eſt ſans rémiſſion.

SALOME.

C'eſt trop peu qu'une mort pour ſa punition.

PHALEG, *premier Juge.*

Si votre Majeſté ne lui fait point de grace,
Le crime eſt capital, la Loi veut qu'elle paſſe.

SADOC, *ſecond Juge.*

Ou quelle ſoit au moins confinée en priſon,
En cas que l'on ne puiſſe averer le poiſon.

HERODE.

Il ſemble que la choſe eſt aſſez averée;
Quoi! n'en avons-nous pas une preuve aſſûrée? * *
Les attentats paſſez, & les diſcours préſens,
Pour éclaircir ce fait, ſont-ils pas ſuffiſans?
Le témoin qui l'accuſe eſt homme irréprochable,
C'eſt un vieux officier qui me ſert à la table,
Quel miniſtre plus propre eût-elle pû choiſir,
Pour faire executer ſon horrible deſir?

* *Il fait ſigne au Capitaine des Gardes d'éloigner Mariane tandis qu'il recueille les voix.*
* * *Regardant en colere le ſecond Juge.*

Faloit-il pour tramer cette lâche pratique,
Qu'elle en parlât tout haut en la place publique ?
Et n'avoit-elle pas aſſez de cet agent,
Si ſa rage l'eût pû corrompre par argent !

MARIANE.

Pourſuis, pourſuis barbare, & ſois inéxorable,
Tu me rends un devoir qui m'eſt fort agréable,
Et ta haine obſtinée à me priver du jour,
M'oblige beaucoup plus que n'a fait ton amour.
Ici ta paſſion répond à mon envie,
Tu flate mon deſir en menaçant ma vie,
Je dois benir l'excès de ta ſeverité,
Car je vais de la mort à l'immortalité,
Ma tête bondiſſant du coup que tu lui donnes,
S'en va dedans le Ciel ſe charger de Couronnes,
Dont les riches brillans n'ont point de péſanteur,
Et que ne peut ravir un lâche uſurpateur.
Si je me plains encor d'un Arrêt ſi ſevere,
C'eſt à cauſe que j'ai des ſentimens de mere ;
Je laiſſe des Enfans & m'afflige pour eux :
Ces malheureux Enfans d'un pere malheureux,
Ils ſortent d'une ſouche en gloire ſi féconde,
Qu'elle a fait de l'ombrage aux quatre coins du monde :
Ces petits orphelins ſont dignes de pitié,
Ces aimables objets de ma tendre amitié,
Qu'une rude Marâtre ainſi qu'il eſt croïable,
Maltraitera bientôt d'un air impitoïable.

HERODE.

Au point que mon courroux étoit le plus aigri,
Par le cours de ſes pleurs mon cœur s'eſt attendri ;

S'il te prend un desir d'avancer mon trépas,
Tu n'as rien qu'à montrer que tu ne m'aimes pas;
Tu n'as qu'à m'exprimer cette haine secrete,
Et bien-tôt mes ennuis te rendront satisfaite.
Mais confesse moi tout afin de faire voir,
Que tu veux aujourd'hui rentrer en ton devoir,
Et que ton cœur touché d'un remords véritable,
Déteste avec horreur un crime déteſtable.

MARIANE

On connoît à ce stile, & doux, & décevant,
Comme en l'art de trahir ton esprit est sçavant,
C'est avec trop de soin m'ouvrir la sépulture,
Pour me perdre il suffit d'une seule imposture.

HERODE.

Mauvaise, tu crois donc que je suis un trompeur,
Et toute cette audace est l'effet de ta peur.
Ne crains point pour ta grace, elle est enterinée,
Je tiendrai ma parole après l'avoir donnée;
Cesse de m'affliger avecque tes douleurs.

MARIANE.

Mais fais plûtôt cesser ma vie & mes malheurs,
Tous les miens sont passez, je brûle de les suivre.

HERODE.

Comment? veux-tu mourir pour m'empêcher de vivre?
Et violant encor toutes sortes de droits,
Attenter sur ton Roi pour la seconde fois?
Bien que tu sois de glace, & que je sois de flâme,
Les Cieux ont attaché mon esprit à ton ame,

Le beau fil de tes jours ne peut être accourci,
Sans que du même temps le mien le ſoit auſſi.

MARIANE,

Lorſque ta vie au moins, finira ſa durée,
La mienne il eſt certain ſera mal aſſûrée,
Car les précautions de ta ſoigneuſe amour,
Me feront, s'il ſe peut, partir le même jour:
Certes, ce ſont des traits d'une amitié bien tendre.

HERODE.

Ce propos eſt obſcur, je ne ſçaurois l'entendre.

MARIANE.

Ne perdons point le temps en diſcours ſuperflus,
La choſe eſt trop recente,

HERODE.

Il ne m'en ſouvient plus.

MARIANE.

Quand tu crains lâchement la juſtice d'Auguſte,
Ma mort eſt réſoluë, & tu la trouve juſte?

HERODE.

D'AUGUSTE? Ah! par ce mot je ſuis aſſez inſtruit,
Et de ce qui t'anime, & de ce qui me nuit,
Je connois les raiſons qui tes dédains aigriſſent,
Et l'ingrate façon dont mes gens me trahiſſent,
Soeſme t'en a fait un ſecret entretien?

MARIANE.

Il ne m'en a rien dit, mais je le ſçai fort bien.

HERODE.

HERODE.

Ah ! perfide Soesme, avoir trompé ton Maître.
Allez * diligemment vous saisir de ce traître,
Que tout chargé de fers il me vienne trouver,
Mais ne lui donnez pas le temps de se sauver,
Qu'en de divers cachots à même heure on devale,
Ceux qui seront suspects d'être de sa cabale,
Vîte, & que les Bourreaux ne les épargnent point.

LE GRAND PREVOST.

Sire, j'accomplirai le tout de point en point.

HERODE.

L'Eunuque de la Reine est de l'intelligence,
Faites qu'on me l'ameine avecque diligence,
Ce fut à sa faveur que je fus offensé,
Mais il me répondra de ce qui s'est passé.
O maudite aventure ! ô dures destinées !
Pourquoi ne suis-je mort en mes jeunes années
Voïant pour mon malheur tant de maux assemblez,
De colere & d'horreur tous mes sens sont troublez,
La fureur me saisit, & ce cruel outrage,
Me mettant hors de moi m'abandonne à la rage. **
Soesme sur ce point t'a dit la vérité,
Mais quel prix a reçû son infidelité ?
Il étoit dans ma Cour en fort bonne posture ;
Il n'a pas mis pour rien sa vie à l'aventure,
Tu n'as pû l'ébloüir par l'éclat des trésors,
Tu n'as pû le tenter que par ceux de ton corps,

* *Se tournant vers le grand Prevôt.*
** *Parlant à Mariane.*

Il en fut poſſeſſeur, comme dépoſitaire,
Lorſqu'il te revela cet important miſtere,
Tes faveurs ont été les biens qu'il a reçûs,
Ne leve point les yeux, & répond là-deſſus,
L'aurois-tu ſatisfait par d'autres récompenſes ?

MARIANE.

Crois tout ce que tu dis, & tout ce que tu penſes.

HERODE.

Oüi, oüi, je le veux croire, & te faire ſentir;
De cette perfidie un cuiſant repentir.

MARIANE.

Tu peux m'ôter la vie, & non pas l'innocence.

HERODE.

Ah! je ſuis aſſûré de cette joüiſſance;
Tu ne te riras plus de m'avoir outragé,
J'en ai reçû l'affront, mais j'en ſerai vengé,
Tu m'as mis dans les fers, tu m'as mis dans la flâme,
Tu m'as percé le cœur, tu m'as arraché l'ame,
Mais ne te flatte pas de cette vanité,
D'avoir fait tant de maux avec impunité,
La mort pour t'enlever eſt déja préparée.

MARIANE.

Elle viendra plus tard qu'elle n'eſt deſirée,
Et me la propoſant pour finir ma langueur,
Je n'en puis redouter que la ſeule longueur.

HERODE.

On verra ta conſtance au milieu des ſupplices :
Mais voici ton amour & tes cheres délices.
Je m'en vais réjoüir avec lui de ce pas, *
Conduis-là dans la tour, & ne la quitte pas.

* *Parlant au Capitaine des Gardes.*

SCENE II.

HERODE, SOESME, LE GRAND PREVOST.

HERODE.

EXécrable ſujet de mon impatience,
Qui t'a fait lâchement trahir ma confiance,
Et porter ton audace au mépris de la mort,
Découvrant un ſecret qui m'importoit ſi fort ?
Réponds, tu connois bien l'atteinte qui me bleſſe.

SOESME.

Hé Sire, je commis ce crime par foibleſſe !
Ce fut par imprudence & par legereté,
Que je fis cette offenſe à Votre Majeſté.
Mais le vif repentir qui dans mon cœur s'imprime,
Devroit bien effacer l'image de mon crime.

Prince rare en clemence, auſſi-bien qu'en valeur,
Excuſez un défaut arrivé par malheur.

HERODE.

Ce n'eſt donc pas un trait d'une ame déloïale,
Que ſemer le divorce en la Maiſon Roïale :
Et porter une femme à perdre ſon époux,
N'eſt qu'une erreur legere indigne de courroux :
Oſes-tu dire encore un mot pour ta défenſe ?
Ton excuſe perfide aggrave ton offenſe,
Tu ferois mieux pour toi de ne rien déguiſer.

SOESME.

Sire, j'ai trop failli pour vouloir m'excuſer ;
Je ſuis trop criminel, aïant pû vous déplaire ;
Je n'ai point de raiſons contre votre colere :
Auſſi dans le péril où je me ſuis jetté,
Je n'attends mon ſalut que de votre bonté.

HERODE.

Oüi, mais par un moïen qui n'eſt pas ordinaire ;
J'ai bien ſçû le ſecret de toute cette affaire.
Si tu veux excuſer cet acte plein d'horreur,
Confeſſe que l'amour a cauſé ton erreur :
On ſçait de quels appas Mariane eſt pourvûë,
L'éclat de ſa beauté te donna dans la vûë ;
Tu ne pûs ſoûtenir ſes regards tous puiſſans,
Et voilà le ſujet qui te troubla le ſens :
C'eſt ainſi que la Reine eſt cauſe de ton crime ;
Mais afin que ma grace en ta faveur s'exprime,
Apprends-moi bien au long par ta confeſſion,
La naiſſance & le cours de cette paſſion,

Trouvas-tu dans ſon ame un peu de réſiſtance ?
Et quels progrès fis-tu devant la joüiſſance.

SOESME.

Cet étrange propos m'étonne tellement ;
Que j'en perds la parole avec le ſentiment,
J'y voudrois répartir, mais il m'eſt impoſſible.

HERODE.

Pour un amant diſcret cette atteinte eſt ſenſible ;
Mais reprends tes eſprits, & m'en fais le diſcours.

SOESME.

O Prince ! la merveille & l'honneur de nos jours,
Peut-on croire qu'une ame & ſi noble & ſi belle,
Conçoive des ſoupçons qui ſont indignes d'elle ;
Et qu'un Roi dont l'eſprit agit ſi ſagement,
Pour troubler ſon repos trompe ſon jugement ?
Ce qui m'eſt imputé rend mon ſort pitoïable,
Puis-je m'en accuſer, & me rendre croïable ?
Soeſme à ces deſſeins peut-il avoir penſé,
Sans être devenu tout-à-fait inſenſé ?
Et s'il étoit tombé dans cette maladie,
Qui croira qu'un eſclave eût l'ame aſſez hardie,
Pour aimer une Reine, & pour lui découvrir,
Une témérité qui le feroit mourir ?
Mais une Reine encore, & ſi chaſte & ſi ſage,
Qu'elle ſert de miroir à celles de cet âge ;
Vous lui faites grand tort de prendre ces ſoupçons.

HERODE.

Traître, je ſuis laſſé d'entendre tes leçons :

Crois-tu donc t'excuſer en loüant ta complice ?
Et d'un charme ſubtil endormir ma juſtice ?

SOESME.

Si je parle autrement je paroîtrai menteur.

HERODE.

Que l'on aille égorger ce fâcheux Orateur.

SOESME.

On répandra du ſang qui doit crier vengeance.

HERODE.

Dépêchez ce perfide avecque diligence ;
Et l'Eunuque eſt-il là ?

LE GRAND PREVOST.

Oüi Sire, le voici.

HERODE.

Il faut qu'en même temps on l'expedie auſſi,
Il étoit du complot, cet animal infâme,
Qui ne ſçauroit paſſer pour homme ni pour femme.

SCENE III.

HERODE, L'EUNUQUE, LE GRAND PREVOST.

HERODE.

HOrreur de la nature & le mépris des Cieux !
Monſtre ſans jugement, dragon pernicieux,
Je t'avois confié le tréſor le plus rare,
Dont avecque raiſon je pouvois être avare.
Tu donnas cependant aſſiſtance au voleur,
Tu ſervis de Miniſtre à mon dernier malheur.
Tu fus le confident de ce bel adultere,
Tu connus cette intrigue & me la ſçûs bien taire.
Quand Soeſme en mon lit contentoit ſon amour,
Tu fermois les rideaux & veillois à l'entour :
Ainſi tu ménageois le temps de mon abſence ?

L'EUNUQUE.

Sire, un Dieu tout-puiſſant qui connoît l'innocence,
Pourra faire connoître à Votre Majeſté,
Comme je l'ai ſervie avec fidelité.

HERODE.

Avec fidelité, méchant ? Que l'on l'entraîne,
Et que juſqu'à la mort on l'applique à la gêne :
Il découvrira tout au plus fort du tourment,
S'il n'eſt fortifié par quelque enchantement.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HERODE, SALOME, PHERORE.

HERODE.

UN démon diligent qui ſans ceſſe regarde,
Les dépôts que le Ciel a commis à ſa garde,
Veille pour mon ſalut, & me fait diſſiper,
Les malheurs où le ſort me veut enveloper:
Ce Miniſtre celeſte à toute heure m'inſpire,
Ce qui doit réſulter au bien de mon empire,
Et lorſque que je me trouve au plus fort d'un danger,
Il s'avance à mon aide, & me vient dégager.
Il préſerve ma tête, il ſoûtient ma couronne,
Au milieu des combats ſon aîle m'environne;
Et d'un ſecours fatal qui n'eſt point attendu,
Me fait voir triomphant lorſqu'on me tient perdu.
Oüi, le fidele ſoin qu'il a de me conduire,
Me garantit toûjours lorſqu'on me veut détruire,
Soit par la guerre ouverte, ou par la trahiſon,
A Rome, à la campagne, ou bien dans ma Maiſon.
Mais j'ai nouvellement des graces à lui rendre,
Sur ce lâche attentat que vous venez d'apprendre,

C'eſt le plus rare effet du ſoin qu'il a de moi ;
Sans lui vous n'auriez plus de frere ni de Roi ;
S'il n'eût point inſpiré cet Officier fidelle,
Je me trouvois ſurpris d'une embuche mortelle,
L'amour qui m'aveugloit m'auroit fait ignorer
Cet autre embrazement qui m'alloit dévorer,
Et riant de ma mort, une méchante femme,
Eut partagé mon Sceptre avec ſon infâme,
Sans cette heureux avis, Herode étoit perdu.

SALOME.

Déja pour cet effet le piege étoit tendu ;

PHERORE.

Si l'avertiſſement eût tardé davantage,
Mariane eût fini ſon malheureux ouvrage.

HERODE.

Ah ! que je ſuis piqué de ce cruel affront,
J'en ai la rage au cœur comme la honte au front ;
Et de quelque façon que ma rigueur la traite,
Jamais ma paſſion n'en ſera ſatisfaite.
Cependant le deſir que j'ai de me venger,
Va mettre mon ſalut dans un autre danger,
Je m'aigris contre moi lorſque je la menace,
Ma perte eſt enchaînée avecque ſa diſgrace,
Je puis bien m'aſſûrer qu'éteignant ce flambeau ;
Je ne verrai plus rien d'aimable ni de beau,
Bien que l'on me conſole, & qu'on me divertiſſe ;
Mon ame en tous endroits portera ſon ſupplice,
A toute heure un remords me viendra tourmenter,
Un vautour ſans repos me viendra becqueter,
O Cieux ! pourquoi faut-il qu'elle ſoit infidelle !
Vous deviez la former moins perfide ou moins belle ;

Et les traits de ſa grace, ou ceux de ſa rigueur,
Ne devoient point trouver de place dans mon cœur:
Je ne devois point voir au fort de ces miſeres,
Mes penſers diviſez en deux partis contraires.
Je voudrois que mon nom fut encore inconnu,
Ne me voir point au rang où je ſuis parvenu,
Etre encore à monter au temple de la gloire,
Etre encore à gagner la premiere victoire,
Me trouver en l'état où j'étois en naiſſant,
Et que ce cœur ingrat ſe trouvât innocent.

SALOME.

Ce vif reſſentiment d'une amour véritable,
Aggrave ſon offenſe & la rend plus coupable;
Et ſon ingratitude eſt une lâcheté,
Pire que l'homicide & l'impudicité.
Apprenant la noirceur de cette ame infidelle,
Tout le monde vous plaint & murmure contr'elle:
Mais ſans vous conſommer en tous ces vains regrets,
Il faut l'ôter du monde; & la raiſon après,
Vous faiſant voir ſa rage & ſon hipocriſie,
Otera ces ennuis de votre fantaiſie.

HERODE.

Je ſuis à la punir juſtement animé:
Mais quoi, faire perir ce que j'ai tant aimé?
Pourrai-je me réſoudre à foudroïer un Temple,
Que j'ai tenu ſi cher, & qui n'a point d'éxemple?
Mon eſprit y réſiſte, & ſe trouve étonné.

SALOME.

Reſpectez-vous ſi fort un Temple profané?

Le meurtre, l'adultere & l'ingrate arrogance ;
N'en ont-ils pas ôté toute la révérence ?

HERODE.

L'adultere n'eſt pas trop bien verifié ;
Soeſme en expirant s'en eſt juſtifié.

PHERORE.

Il a crû le niant avoir plus d'eſperance ;
De recevoir de vous quelque trait de clémence.

SALOME.

Quoi, ce trait déloïal ne peut vous étonner ;
Vous ne l'éxaminez que pour le pardonner ? *
Vous voulez que ſa haine enfin ſe ſatisfaſſe,
Et qu'elle vous détruiſe, & toute votre rãce :
Suivez vos ſentimens, nous les approuvons tous ;
Il faut bien ſe réſoudre à perir avec vous.

PHERORE.

Votre eſprit eſt contraint par un charme effroïable ;
De prendre contre vous ce deſſein pitoïable.

HERODE.

Nullement, le biais que j'y voudrois tenir ;
Ne la conſerveroit que pour la mieux punir.
En lui donnant la mort je finis ſa miſere ;
Une longue priſon lui ſeroit plus ſevere,
Là, toûjours le dépit, la honte & le regret ;
Donneroient à ſon ame un châtiment ſecret ;

* *Elle fait ſemblant de pleurer.*

A jamais ſa mémoire offrant à ſes penſées,
Sa diſgrace preſente & mes faveurs paſſées,
Et lui repreſentant ſon crime & mon amour,
La tiendroient à la gêne, & la nuit & le jour.

PHERORE.

Avec cette pitié qui nous paroît ſuſpecte,
Vous tentez des bontez dignes qu'on les reſpecte:
Croïez-vous qu'à jamais les deſſeins qu'elle fait,
Pour vous priver du jour demeurent ſans effet;
Et que toûjours le Ciel y mettant des obſtacles,
Pour votre ſûreté produiſe des miracles?
Sçachez que bien ſouvent ſes avis negligez,
Lui font abandonner ceux qu'il a protegez.

SALOME.

Puiſque de vos malheurs vous aimez tant la cauſe,
Vous ne deviez donc pas faire éclater la choſe,
Ce procedé nouveau ne fait rien qu'animer,
Un eſprit qui flaté n'avoit pû vous aimer:
Que ne fera-t'il point après ce grand outrage,
Si même vos bontez ont excité ſa rage?

PHERORE.

Lorſque l'on veut choquer un puiſſant ennemi,
Il ne faut pas penſer le détruire à demi.
En ces occaſions l'indiſcrete indulgence,
Expoſe notre vie au cours de ſa vengeance,
Si dès lors qu'on offenſe on ne pardonne point,
Lorſqu'on eſt offenſé l'on hait au dernier point,
Et ſous quelque ſerment qu'on ſe reconcilie,
L'affront demeure au cœur, jamais on ne l'oublie,

Hircane le parjure, a pû vous l'enſeigner ;
Ce malheureux vieillard inhabille à regner,
Ce dernier déshonneur de cette race ingrate,
Qui vivoit relegué ſur les bords de l'Euphrate,
Et que votre bonté par un pieux ſouci,
Avecque tant d'honneur fit revenir ici,
Tous vos bons traitemens le pûrent-ils diſtraire,
Du deſir de venger ſes neveux & ſon frere ?
Et ſi quelqu'un des ſiens ne vous eût averti,
Comme avec Malicus il formoit un parti,
N'auroit-il pas enfin d'une embuche traîtreſſe,
Impitoïablement païé votre tendreſſe ?

SALOME.

Pourriez-vous conſerver ſans appréhenſion,
Ce levain de révolte & de ſédition,
Dont l'eſprit offenſé ne penſe qu'à vous nuire,
Et dont le cœur outré brûle de vous détruire ?
S'il arrivoit qu'Auguſte entrât au monument,
Que le peuple vit jour à quelque changement ;
Ce ſeroit un prétexte à ſa mutinerie,
Il viendroit de vos mains tirer cette furie ;
On la verroit marcher avecque le flambeau,
Pour brûler le Palais, & vous mettre au tombeau.
Quand pour votre malheur cette Erynne infernale
Auroit fait dans l'Etat une forte cabale,
Vous auriez du regret de voir que vous deviez
Prévenir ces deſſeins lorſque vous le pouviez,
Vous vous repentiriez d'en avoir fait la faute,
Mais ce ſeroit trop tard.

HERODE.

Bien, qu'on l'ôte, qu'on l'ôte,

Il ſera néceſſaire incontinent après,
D'en avertir Ceſar par un Courier exprès,
De crainte que l'envie, avec ſes artifices,
Me rende près de lui quelques mauvais offices;
Et me faſſe paſſer, la verité celant,
Pour un Prince ombrageux, injuſte & violent.

SCENE II.

MARIANE *en priſon.*

POur augmenter l'affront que l'injuſte licence,
A fait à l'innocence,
Un abſolu pouvoir rend mon corps priſonnier:
Mais en quelque péril que le malheur m'engage,
J'aurai cet avantage:
Que mon cœur pour le moins ſe rendra le dernier.

Ce jour s'en va borner la longueur de ma vie,
Je vois bien que l'envie,
Travaille puiſſamment à creuſer mon tombeau;
Et que la cruauté du Tyran qui m'opprime,
Ne me ſuppoſe un crime,
Que pour avoir ſujet d'en commettre un nouveau.

Qu'il en uſe à ſon gré, me voilà toute prête,
De païer de ma tête,
Afin de contenter ce cœur dénaturé,
Quelque horreur qu'en la mort on puiſſe reconnoître,
Elle n'a qu'à paroître,
J'irai la recevoir d'un viſage aſſûré.

Il eſt temps déſormais que le Ciel me ſépare ;
D'avecque ce barbare,
Son humeur & la mienne ont trop peu de rapport,
La vertu reſpirant parmi l'odeur du vice,
Eprouve le ſupplice,
Du vivant bouche à bouche attaché contre un mort.

Auteur de l'Univers, ſouveraine puiſſance,
Qui depuis ma naiſſance,
M'as toûjours envoïé des matieres de pleurs,
Mon ame n'a recours qu'à tes bontez divines,
Au milieu des épines,
Seigneur, fais-moi bien-tôt marcher deſſus des fleurs.

Mais j'entens quelque bruit, ſuis-je point éxaucée,
De ce dernier eſpoir je flatte ma penſée,
Après avoir paſſé les plus beaux de mes ans,
A porter des liens ſi durs & ſi peſans.

SCENE III.

LE CONCIERGE, MARIANE.

LE CONCIERGE *pleurant.*

MAdame, on vous attend dedans la Salle baſſe,
C'eſt de la part du Roi.

MARIANE.

Mon Dieu ! je te rends grace

D'où vient qu'en me parlant tu parois si troublé ?

LE CONCIERGE.

D'avoir vû là dehors tout le peuple assemblé ;
Dont les cris & les pleurs sont de mauvais présage,
Pour Votre Majesté.

MARIANE.

Le peuple n'est pas sage,
D'affliger son esprit & de se tourmenter,
D'un bien que mes amis me doivent souhaitter.
Mais ils pourroient là-bas s'ennüier de m'attendre ;
Dis leur donc de ma part que je m'en vais descendre.
Avant que de les voir je veux parler aux miens,
Et départir entr'eux, si peu que j'ai de bien.

SCENE IV.

ALEXANDRA, & SON CHEVALIER D'HONNEUR.

ON te meine égorger, innocente Victime !
Tu vas donc au supplice, & n'as point fait de crime ?
On t'a donc vû sortir du sang de tant de Rois,
Pour te voir opprimer par ces injustes loix ?
O sentence cruelle ! ô jugement inique !
O dure violence ! ô pouvoir tirannique !
Lâche & cruel Arabe, aujourd'hui sans pitié,
Tu fais sentir ta rage à ta chaste moitié.
Mais la bonté du Ciel en courroux convertie,
Sçaura dans peu de temps frapper l'autre partie :

Un

Un Dieu qui de là-haut voit les ſecrets des cœurs,
Te punira bien-tôt de ces grandes rigueurs.
Un jour qui n'eſt pas loin, ſa juſtice animée,
Vengera deſſus toi l'innocence opprimée ;
S'il a les pieds de laine, il a le bras de fer,
Et c'eſt pour tes pareils qu'il a bâti l'enfer.
O grand Dieu ! je t'invoque au fort de ma miſére ;
Veüille prendre la fille, & conſerver la mere.

LE CHEVALIER D'HONNEUR.

Madame, c'eſt ici qu'on la fera paſſer.

ALEXANDRA.

J'apperçois bien l'endroit où je me dois placer.
Prens garde ſeulement que tes yeux ne produiſent,
Voïant ce triſte objet, des larmes qui me nuiſent,
Aïons à ſa rencontre un viſage aſſûré,
Et qui ne montre pas que nous aïons pleuré ;
Car il faut aujourd'hui pour éviter l'orage,
Trahir ſes ſentimens, & cacher ſon courage.

SCENE V.

LE CAPITAINE DES GARDES ;
MARIANE, DINA.

LE CAPITAINE DES GARDES.

MAdame, à contre-cœur je ſers à cet office,
Je vous rends à regret ce funeſte ſervice :

Mais mon obéïſſance & ma fidelité,
Me tiennent ici lieu d'une néceſſité.

MARIANE.

Cette compaſſion m'eſt fort peu néceſſaire,
Ma mort eſt à la fois contrainte & volontaire,
Meine-moi ſans ſcrupule affronter le trépas,
Herode le deſire, & je ne le crains pas,
En cet heureux départ ſi quelqu'ennui me preſſe,
Il vient de la pitié des enfans que je laiſſe,
Qui dans la défaveur & l'abandonnement,
Seront pour mon ſujet traitez indignement:
Ils reſtent ſans appui, mais ô grand Dieu j'eſpere,
Que tu leur ſerviras de ſupport & de Pere;
Et que pour les conduire en ce temps dangereux,
Ta haute providence ouvrira l'œil ſur eux,
Imprime dans leurs cœurs ton amour & ta crainte,
Fais qu'ils brûlent toûjours d'une ardeur toute ſainte,
Qu'ils conçoivent ſans ceſſe un réſolu penſer,
De mourir mille fois plûtôt que t'offenſer:
Que jamais nul excès de triſteſſe ou de joie,
Ne détourne leurs pas de ta celeſte voïe;
Et s'ils ſont opprimez en obſervant ta Loi,
Que vivans ſans reproche, ils meurent comme moi.
Et toi monſtre cruel, ame dénaturée,
Qui de ſang innocent eſt toûjours alterée,
Puiſque ta cruauté ne ſçauroit ſe fléchir,
Je m'en vais te verſer de quoi te rafraîchir:
Pour étancher ta ſoif, & pour finir mes peines,
Je m'en vais te donner tout le ſang de mes veines;
Bois-le, tigre inhumain, mais ne préſume pas,
Qu'un reproche honteux ſurvive à mon trépas;

Que le débordement de cet humeur si noire,
En éteignant ma vie éteigne aussi ma gloire,
Et qu'un jour nos neveux m'accusent d'un forfait,
Où je n'ai point trempé de penser ni d'effet.
Le temps qui met au jour la verité cachée,
Fera voir ma vertu qui ne s'est point tachée,
Et qu'en précipitant mon funeste procès,
Ton injuste rigueur faillit avec excès.
L'aveugle cruauté dont tu me fais la guerre,
Va détruire de moi ce qui n'est rien que terre:
Mais mon ame immortelle, & mon nom glorieux,
Malgré les mouvemens de ton cœur furieux,
Et toute ta Maison contre moi conjurée,
Obtiendront un éclat d'éternelle durée.
Mais j'apperçois ma mere, elle attend en ce lieu,
Afin de m'honnorer d'un éternel adieu,
Je voudrois que son cœur pût borner sa tristesse,
Et que pour mon sujet elle eût moins de tendresse,
Souffre que je lui donne en l'allant appaiser,
Et la dernier larme, & le dernier baiser.
Ce sera bien-tôt fait.

LE CAPITAINE DES GARDES.

Dépêchez donc, Madame,
Car de cette longueur je porterois le blâme,
Mon ordre est fort exprès, & doit être observé.

SCENE VI.

MARIANE, ALEXANDRA, LE CAPITAINE DES GARDES, DINA.

MARIANE.

TU verras ce discours en trois mots achevé.
Madame, on me contraint de changer de demeure;
Mais j'en vais habiter une beaucoup meilleure,
Où les vents ni l'envie, avecque leurs rigueurs,
N'excitent point d'orage en l'air ni dans les cœurs,
Où sans aveuglement on connoît l'innocence,
Où la main des Tyrans n'étend point sa puissance;
Où l'ame pour le prix de sa fidelité,
Goûte en repos la gloire & l'immortalité.
Toute cette disgrace est à mon avantage,
Je me résous sans peine à franchir ce passage;
Consolez-vous-en donc, & veüillez m'embrasser;
Adieu, Madame, adieu, je m'en vais vous laisser.

ALEXANDRA.

Acheve tes destins, méchante & malheureuse,
Cette mort pour ton crime est trop peu rigoureuse;
Il falloit que la flâme expiât ton peché,
Ou que sur une croix ton corps fut attaché.
Va monstre plus cruel que tous ceux de l'Affrique,
Va recevoir le prix de ta noire pratique :

Vouloir empoiſonner ainſi cruellement,
Un mari qui toûjours t'aima ſi cherement ?
Femme ſans pieté, nouvelle Danaïde,
Inhumaine, traîtreſſe, aſſaſſine perfide,
Qui voulus lâchement attenter ſur ton Roi,
Je ne te connois point, tu ne viens pas de moi,
Car de ces trahiſons je ne ſuis pas capable.

MARIANE.

Vous vivrez innocente, & je mourrai coupable.

LE CAPITAINE DES GARDES.

Allons, Madame, allons, ...

MARIANE.

Par où ?

LE CAPITAINE DES GARDES.

De ce côté.

DINA.

O Cieux ! quelle conſtance. & quelle cruauté.

ALEXANDRA *ſeule.*

O lâche ſtratagême ! ô cruel artifice!
Je devois bien plûtôt paſſer pour ſa complice.
Pour éviter la mort falloit-il recourir,
A ce fâcheux ſecret qui me fera mourir ?
Mon cœur triſte & glacé, qu'une horreur environne,
Eſt tout meurtri des coups que la douleur lui donne,
Mon ame ſe va rendre à l'excès de ce deuil,
Je vais me mettre au lit, ou plûtôt au cercueil.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HERODE *seul.*

SErpent couvert de fleurs, dangereuſe vipere,
Jaune fille d'amour qui fais mourir ton pere,
Dragon toûjours veillant avec cent yeux ouverts,
Qui prends tout à rebours, & voit tout de travers,
Vautour inſatiable, horrible jalouſie,
Qui de cent faux objets broüilles ma fantaiſie,
N'as-tu pas pleinement ſatisfait ta rigueur ?
Et n'as-tu point encore aſſez rongé mon cœur ?
Ne m'importune plus, conſeillere indiſcrette,
Infidele eſpionne, & mauvaiſe interprette,
Qui troubles mon repos en me troublant le ſens,
Et me fais ſans horreur perdre des innocens ;
T'ai-je pas ſatisfaite en t'immolant Soeſme,
Et donnant des terreurs à Mariane même ?
Mais donné des terreurs ; ah ! ne t'abuſe pas,
Ta bouche a prononcé l'Arreſt de ſon trépas,
Et comme criminelle, & comme condamnée,
On l'aura promptement au ſupplice menée.
Elle n'eſt plus au monde, ou bien l'on m'a trahi,
Et c'eſt m'avoir perdu que m'avoir obéi.

Ma vie eſt en péril, s'il eſt vrai qu'elle vive,
Et ſi la belle eſt morte, il faut que je la ſuive.
O tourment ſans égal ! ô dures cruautez !
Le malheur à mes yeux s'offre de tous côtez ;
Et par quelque ſentier que mon penſer s'adreſſe,
J'y rencontre toûjours la crainte ou la triſteſſe.
Allons nous enquerir du cours de ſon deſtin,
Et ſi cette beauté tire encore à ſa fin,
Changeons par un effet d'une bonté celebre,
En triomphe d'honneur cette pompe funebre.
Mais un des miens s'avance, & je vois mes malheurs,
Tracez ſur ſon viſage avec l'eau de ſes pleurs,
Il en parle tout ſeul.

SCENE II.

NARBAL, HERODE.

NARBAL.

O Cieux ! cette avanture
Met de grandes vertus dedans la ſépulture,
La conſtance, & l'honneur, comme la pieté,
Viennent de rendre l'ame avec cette beauté.

HERODE.

Quel accident t'oblige à pleurer de la ſorte ?

NARBAL.

Un grand ſujet de deüil.

HERODE.

Quoi ! Mariane eſt morte ?

NARBAL.

Oüi Sire, cette Reine eſt au nombre des morts,
On vient de ſéparer ſa tête de ſon corps;
Il devient tout changé, le voilà qui ſuccombe, *
Le coup de cette mort le mettra dans la tombe.
Voici le triſte effet qui fut prévû de tous,
Hé! Sire, ouvrez les yeux & revenez à vous.

HERODE.

Mariane a des morts accru le triſte nombre?
Ce qui fut mon Soleil n'eſt donc plus rien qu'une ombre?
Quoi dans ſon Orient cet Aſtre de beauté,
En éclairant mon ame a perdu la clarté?
Tu dis que Mariane a perdu la lumiere,
Et le flambeau du monde acheve ſa carriere?
On le vit autrefois retourner ſur ſes pas,
A l'objet ſeulement d'un funeſte repas;
Et d'une horreur pareille il ſe trouve incapable,
Quand on vient devant lui d'éteindre ſon ſemblable.
Aſtre ſans connoiſſance, & ſans reſſentiment,
Tu portes la lumiere avec aveuglement?
Si l'immortelle main qui te forma de flâme,
En te donnant un corps, t'avoit pourvû d'une ame,
Tu ſerois plus ſenſible au ſujet de mon deuil,
De ton lit aujourd'hui tu ferois ton cercueil,
Et par tout l'Univers ta lumiere éclipſée,
Etabliroit l'horreur qui regne en ma penſée.
Mariane a ſenti la rigueur du trépas?
La mort n'a point d'Empire où regnent ſes appas.

* *Herode tombe en foibleſſe.*

Je ſçais que cet ouvrage à ſon Auteur reſſemble,
Et qu'il n'eſt pas celeſte & mortel tout enſemble.
Quoi dans ſi peu de temps auroit-on abbatu,
Le Temple le plus beau qu'eût jamais la Vertu,
Auroit-on renfermé dans les moindres eſpaces,
La retraite d'amour, & le ſéjour des Graces,
Les aſtres de ſes yeux ſeroient-ils éclipſez,
Et les lis de ſon teint ſeroient-ils effacez?
Auroit-on diſſipé ce recueil de miracles?
Auroit-on fait ceſſer mes celeſtes Oracles?
Auroit-on de la ſorte enlevé tout mon bien?
Et ce qui fut mon Tout ne ſeroit-il plus rien?
Non, non, c'eſt un diſcours qui privé d'apparence,
Ne doit jamais trouver de place en ma créance.
Dis-tu qu'on a détruit ce chef-d'œuvre des Cieux?

NARBAL.

Sire, ce triſte coup s'eſt fait devant mes yeux.

HERODE.

Viens m'en conter au long la pitoïable hiſtoire;
Je n'en ſçaurois douter, & ne la ſçaurois croire.

NARBAL.

Alors que dans la Tour on la vint avertir,
Qu'un rigoureux Arreſt la preſſoit d'en ſortir;
Le funeſte récit de ſa triſte ſentence,
Ebranla tous les cœurs, mais non-pas ſa conſtance;
Car bravant ſes malheurs, elle fit aſſez voir,
Que ce choc furieux n'avoit pû l'émouvoir.
Elle n'exprima point des ſentimens timides,
Ses yeux reſterent ſecs parmi cent yeux humides,

Et des raïons de joie éclairans ſes papas,
Firent voir que la mort ne lui déplaiſoit pas.
Après qu'elle eût fait part de quelques pierreries,
A ſes filles d'honneur qu'elle a le plus chéries,
Et qu'en les embraſſant, elle leur eut enjoint,
De ne la ſuivre pas, ou de ne pleurer point:
Elle tourna ſes pas, & plus gaïe & plus belle,
Où l'échaffaut dreſſé prenoit le deuil pour elle.
Jamais on ne la vit dans un plus noble orgueil,
On liſoit ſur ſon front le mépris du cercueil.
Jamais Reine amazone avecque plus de gloire,
Ne parut triomphante après une victoire;
Le peuple en la ſuivant, ſe fondoit tout en pleurs,
Admirant ſa conſtance, & pleignant ſes malheurs;
Même beaucoup de gens diſoient parmi la preſſe,
Qu'on perdoit ſans raiſon cette grande Princeſſe;
Que ſon cœur ſans éxemple en generoſité,
N'avoit pû concevoir aucune lâcheté,
Que vous regretteriez l'abſence de ſes charmes,
Et que ſon ſang verſé vous coûteroit des larmes,
Dès que de ſon trépas vous ſeriez averti.

HERODE.

Ah! que n'ai-je évité ce qu'ils ont preſſenti.

NARBAL.

Sa Mere en l'abordant changea par quelque crainte,
Sa pitié véritable en une rigueur feinte;
Son eſprit inventif pour ôter le ſoupçon,
Qu'il trempât en ſon crime en aucune façon,
Cachant les ſentimens que donne la nature,
Sembla ſe réjoüir de ſa triſte avanture.

Mais notre grande Reine affligée à ce point,
Connut ſon artifice, & ne s'en émût point ;
Et paſſant, répartit à cette vaine offenſe,
D'un modeſte ſoûris, & d'une reverence.

HERODE.

Ah ! je ſuis tout percé des traits de la pitié,
Mon cœur à ce diſcours ſe fend par la moitié.
Quoi ? dans ce triſte état ſa mere la querelle ?
Et ſa ſeule vertu ſe déclare pour elle.
Acheve tout le reſte,

NARBAL.

Etant ſur l'échaffaut,
Elle joignit les mains, leva les yeux en haut,
Conjurant à genoux la divine Puiſſance,
De rendre manifeſte à tous ſon innocence ;
Et que jamais aux ſiens il ne fut reproché,
Des forfaits dont ſon cœur ne fut jamais taché.
Proteſta que c'étoit par une calomnie,
Qu'on la voïoit traitée avec ignominie,
Et que vous aviez crû par une aveugle erreur,
Ce dont le ſeul penſer lui donnoit de l'horreur.
Elle prit à témoins les ordres angéliques,
Qu'elle n'avoit point fait de ces lâches pratiques,
S'aſſûra que le Ciel viendroit vous inſpirer,
Qu'un regret de ſa mort vous feroit ſoûpirer ;
Et que vous montreriez encor quelque tendreſſe,
Aux jeunes Orphelins d'une grande Princeſſe,
Qui dans le mauvais ſort ſçût conſtamment ſouffrir ;
Qui vécut ſans reproche, & ſçût fort bien mourir.
A ces mots prononcez d'un zele tout de flâme,
Elle voulut au Ciel recommander ſon ame,

Qui ſur mille vertus s'apprêtoit d'y voler.
Puis elle offrit ſa gorge, & ceſſa de parler.
Et lors l'Executeur la voïant ainſi prête,
D'un prompt éclair d'acier lui fit voler la tête.
Là-deſſus un grand cris tout au tour s'entendit,
Qui penetra les airs que ſon ame fendit.
On vit ſourdre auſſi-tôt mille chaudes fontaines,
Des yeux de tout le Peuple ainſi que de ſes veines;
Voilà comme finit votre illuſtre moitié,
Avec un monde entier qui mourut de pitié.

HERODE.

Avoir ôté la vie à des beautez ſi rares,
O rigueur inconnuë aux cœurs les plus barbares!
Un Sarmate inhumain ne pourroit l'éxercer,
Un Scythe ſans horreur ne pourroit y penſer.
Quel fleuve ou quelle mer ſera jamais capable,
D'effacer la noirceur de ce crime execrable?
Quelle affreuſe montagne, & quel antre écarté,
Pourront ſervir d'azile à mon impieté?
Trouverai-je un refuge au centre de la terre,
Où mon crime ſe trouve à couvert du tonnerre?
Où je me puiſſe voir ſans peine & ſans effroi,
Où je ne traîne point mon enfer après moi?
Mais attens-je en mon dueil que rien me réconforte?
Comment! je vis encore, & Mariane eſt morte?
Cette belle eſt partie, & je ne la ſuis pas,
Comme ſi j'ignorois les chemins du trépas?
Ah! voici * le plus court, il faut que cette lame,
D'un coup bleſſe mon cœur, & guériſſe mon ame.

* *Il ſe jette ſur l'épée de Narbal.*

Prête-la-moi de grace en ce juſte deſſein,
Ou ſi tu l'aimes mieux, pouſſe-la dans mon ſein.

NARBAL.

Hé Sire, revenez de ces tranſports extrêmes.

HERODE.

C'eſt empêcher l'Arreſt que tu donnes toi-même;
Ne m'as-tu pas déja frappé mortellement?
Tu m'as dit que la Reine eſt dans le monument:
Penſes-tu que ſans elle ici-bas je demeure?
Fais qu'elle reſſuſcite, ou ſouffre que je meure.
Je ne puis ſupporter un remord ſi preſſant,
Je veux faire juſtice à ſon ſang innocent;
Ne me differe point la peine qui m'eſt dûë, *
Il faut que je me perde après l'avoir perduë.

NARBAL.

Sire, ...

HERODE.

Ah! je ſuis l'auteur de ce meurtre inhumain;
Ma bouche à ſon bourreau mit le fer à la main:
Ma bouche complaiſante à ma rage animée,
D'un ſeul mot pour jamais rend la ſienne fermée.
Ah! bouche ſanguinaire, & pleine de rigueur,
Mon regret te convainc d'avoir trahi mon cœur,
Funeſte truchement de mon ame inſenſée,
Qui ſçûs pour mon malheur exprimer ma penſée.
Sers-moi dans ton office avec plus de raiſon,
Et produit le remede enſuite du poiſon.
Vous, Peuples oppreſſez, ſpectateurs de mes crimes,
Qui portez tant d'amour à vos Rois legitimes,

* *Il veut encore prendre ſon épée.*

Montrez de cette ardeur un véritable effet,
Emploïant votre zele à punir mon forfait.
Venez, venez venger ſur un Tyran profane,
La mort de votre belle & chaſte Mariane;
Puniſſez aujourd'hui mon injuſte rigueur,
Accourez me plonger des poignards dans le cœur,
Appaiſez de mon ſang votre innocente Reine,
Que je viens d'immoler à ma cruelle haine.
Mais vous n'en ferez rien, timide Nation,
Qui n'oſez entreprendre une belle action,
Vous avez trop de peur d'acquerir de la gloire;
Vous auriez du regret de vivre dans l'hiſtoire,
Et qu'un trait de courage & de fidelité,
Vous rendit remarquable à la poſterité.
Témoins de ſa baſſeſſe & de ma violence,
Cieux qui voïez le tort que ſouffre l'innocence,
Verſez ſur ce climat un malheur infini,
Puniſſez ces ingrats qui ne m'ont point puni;
Donnez-les pour matiere à la fureur des armes,
Qu'ils flottent dans le ſang, qu'ils nagent dans les larmes;
Faites marcher contr'eux des Scytes, des Gelons,
Et s'il ſe peut encor des Monſtres plus Felons,
Qui mettent ſans horreur en les venans ſurprendre,
Et leurs troupes en ſang, & leurs maiſons en cendre;
Qu'on leur vienne enlever leurs enfans les plus chers,
Et qu'une main barbare en frape les rochers;
Qu'on force devant eux leurs femmes & leurs filles,
Que la peſte & la faim conſomment leurs familles;
Que leur Temple orgueilleux parmi ces mouvemens
Se trouve renverſé juſqu'à ſes fondemens.
Et ſi rien doit reſter de leur maudite race,
Que ce ſoit ſeulement des ſujets de diſgrace,

Des gens que la fortune abandonne aux malheurs,
Qu'ils vivent dans la honte & parmi les douleurs;
Qu'ils ſe trouvent toûjours couverts d'ignominie,
Qu'on les traite par tout avecque tirannie;
Que ſans fin par le monde ils errent diſperſez,
Qu'ils ſoient en tous endroits, & maudits & chaſſez;
Qu'également par tout on leur faſſe la guerre,
Qu'ils ne poſſedent plus un ſeul pouce de terre,
Et que ſervant d'objet à votre inimitié,
L'on apprenne leurs maux ſans en avoir pitié.
Faites pleuvoir ſur eux de la flâme & du ſouffre;
De tout Jeruſalem ne faites rien qu'un gouffre,
Qu'un abîme infernal, qu'un marais plein d'horreur,
Dont le nom ſeulement donne de la terreur.
Mariane eſt donc morte, on me l'a donc ravie,
Et pour mon deſeſpoir on me laiſſe la vie?
O mort! en mes ennuis, j'implore ta pitié,
Viens enlever le tout dont tu pris la moitié.

SCENE III.

SALOME, NARBAL, PHERORE, HERODE, THARÉ.

SALOME.

NArbal, que fait le Roi ?

NARBAL.

Madame, il ſe tourmente ;
Sa douleur eſt ſi vive, & ſi fort vehemente,
Que ſi vos bons conſeils n'en détournent le cours,
Vous le verrez bien-tôt à la fin de ſes jours.

SALOME.

Lui ſeroit-il venu des nouvelles d'Auguſte ;
Ou quelque changement rendit ce trouble juſte.

NARBAL.

Non Madame, . . .

SALOME.

Quoi donc ? qui le rend affligé ?

NARBAL.

Le trépas de la Reine,

PHERORE.

Ah ! je l'ai bien jugé ;

SALOME.

SALOME.

Il conçoit trop d'ennui d'un ſujet d'allegreſſe.

PHERORE.

Il faudra l'aborder avec beaucoup d'adreſſe.
Son courroux là-deſſus doit être appréhendé.

SALOME.

Nullement ; ſon eſprit veut-être gourmandé.

PHERORE.

Le voici qui revient troublé de ſa manie :
Mille triſtes penſers lui tiennent compagnie ;
Il a le teint tout pâle ,& les yeux égarez :
Obſervez ſa démarche , & le conſiderez.

SALOME.

Seigneur , vos ſentimens ſont bien mélancoliques.

HERODE.

C'eſt que j'ai trop de ſoin des affaires publiques ;
Mais je veux aujourd'hui prendre un peu de repos.

SALOME.

Ce ſeroit fort bien fait ,

PHERORE.

Il ſeroit à propos.

HERODE.

A parler librement , ce qui me tient en peine ;
C'eſt que depuis hier je n'ai point vû la Reine ,

Commandez de ma part qu'on la faſſe venir.

SALOME *à Pherore.*

Son jugement s'égare, il perd le ſouvenir.

HERODE.

Envoïez-la querir, faites-moi cette grace.

PHERORE.

Hé! Seigneur, le moïen que l'on vous ſatisfaſſe?

HERODE.

Qu'on aille l'avertir que je veux lui parler;
Eſt-il ſi mal-aiſé, n'y veut-on pas aller?

SALOME.

Vous peut-elle parler, & vous peut-elle entendre?
C'eſt un corps ſans chaleur qui ſe réduit en cendre.

HERODE.

Quoi, Mariane eſt morte? ô deſtins ennemis!
La Parque l'a ravie, & vous l'avez permis?
Vous avez donc ſouffert cette triſte avanture,
Sans impoſer le deuil à toute la nature?
Quoi ſon corps ſans chaleur eſt donc enſeveli?
Et l'Univers n'eſt point encore démoli?
Vous avez donc rompu l'agréable harmonie,
Que vous aviez commiſe à ſon divin génie?
Vous avez donc fermé ſa bouche, & ſes beaux yeux?
Et n'avez point détruit la ſtructure des Cieux?
Cruels dans cette perte, à nulle autre ſeconde,
Vous deviez faire entrer celle de tout le monde,

Enlever l'Univers hors de ſes fondemens ;
Et confondre les Cieux avec les Elémens ,
Rompre le frein des Mers , éteindre la lumiere ;
Et remettre ce tout en ſa maſſe premiere.
Mariane eſt en cendre , & l'ombre du tombeau ,
Reçoit donc le débris d'un chef-d'œuvre ſi beau ?
Laiſſe agir ta douleur , mets tes mains en uſage ,
Arrache tes cheveux , déchire ton viſage ,
Oblige tous les tiens à te faire perir ,
Ou bien meurs du regret de ne pouvoir mourir.
Ne te conſole point , Monarque miſerable ,

PHERORE.

Oubliez cette perte , elle eſt irréparable ;
Et ſi vous emploïant à la conſiderer ,
Vous ne la voudriez pas vous même réparer.

SALOME

Vous direz quelque jour que ce trait éxemplaire ,
Etoit pour votre Etat un mal fort néceſſaire.

HERODE.

Miniſtres , de mes maux , à me nuire obſtinez ,
Vous m'oſez conſoler , vous qui m'aſſaſſinez !
Vous m'avez fait donner par vos mauvais offices ,
Cette atteinte mortelle à toutes mes délices ,
Vous m'avez inſpiré ce funeſte deſſein ,
Vous m'avez fait entrer des bourreaux dans le ſein.
Allez couple infernal , ſortez race maudite ,
Ou je vous traiterai ſelon votre mérite.

Et vous * mes vrais amis & mes chers ſerviteurs,
Qui n'êtes point comme eux ni traîtres ni flateurs:
Qui ſéparans de moi l'éclat de ma Couronne,
Attachez votre zele à ma ſeule perſonne,
Vous qui m'avez toûjours aimé ſincerement,
Joignez à ma douleur votre reſſentiment;
Mêlons nos pleurs enſemble, & regrettons ſans ceſſe,
La mort de cette belle & divine Princeſſe.
Mais elle n'eſt point morte, elle vit dans les Cieux,
Et ſes rares vertus l'ont miſe au rang des Dieux.
Il faut que l'on conſtruiſe un Temple à cette belle,
Qui ſoit de ſon mérite une marque éternelle,
Un Temple qui paroiſſe un ouvrage immortel,
Et que ſa belle image y ſoit ſur un Autel,
Oüi, je veux que ſa fête en ces lieux s'établiſſe,
Et qu'on la ſolemniſe ou bien que l'on périſſe.

NARBAL.

La douleur de ce Prince eſt ſans comparaiſon, **
Le trouble de ſon ame offuſque ſa raiſon.

THARÉ.

On voit à ces propos qu'il perd la connoiſſance;

HERODE.

Je ne ſçaurois ſouffrir plus long-temps ſon abſence:
Ce long éloignement me met au deſeſpoir,
Dites-lui de ma part qu'elle me vienne voir,
Par ſa ſeule preſence elle cauſe ma joie,
Je lui pardonne tout pourvû que je la voïe.

* *S'adreſſant à Narbal & à ſon Capitaine des Gardes.*
** *S'adreſſant à Tharé.*

On mettra ſon Eunuque en pleine liberté ;
Quand j'aurai là-deſſus appris ſa volonté.

NARBAL.

L'excès de cet ennui broüille ſa fantaiſie.

THARÉ.

En effet l'on diroit qu'il eſt en freneſie.

HERODE.

Alors que je commande on ne m'obéït pas ;
Quoi ! pour me faire entendre ai-je parlé trop bas ?

NARBAL.

Sire, que vous plaît-il ?

HERODE.

Qu'on aille en diligence ;
Faire venir la Reine. Ah ! j'ai trop d'indulgence.

NARBAL.

Vous demandez la Reine ! Hé Sire !...

HERODE.

Pourquoi non ?

NARBAL.

Il ne reſte plus rien d'elle que ſon beau nom.

HERODE.

Son nom ſeul eſt reſté ? ſeroit-elle expirée ?

NARBAL.

Je vous en ai porté la nouvelle aſſûrée.

HERODE.

Ah ! Narbal, je commence à m'en reſſouvenir,
Cet objet affligeant revient pour me punir ;
Et ma triſte mémoire en m'offrant ſon image,
Devient en cet endroit fidelle à mon dommage.
Elle eſt trop diligente à me repreſenter,
Ce qui ne me paroît que pour me tourmenter ;
Erreurs qui me cauſez des remords ſi ſenſibles,
Procedez violens, vous m'êtes trop viſibles,
Et faites trop bien voir à mes ſens confondus,
Dans les maux que j'ai faits, les biens que j'ai perdus.
Mais j'apperçois la Reine, elle eſt dans cette nuë,
On voit un tour de ſang deſſus ſa gorge nuë,
Elle s'éleve au Ciel pleine de Majeſté,
Sa grace eſt augmentée ainſi que ſa beauté.
Des eſprits bienheureux la troupe l'environne ;
L'un lui tend une palme, & l'autre une couronne ;
Elle tourne ſur moi ſes regards innocens,
Pour obſerver l'excès des peines que je ſens.
O belle Mariane ! écoute ma parole,
Toi dont l'aſpect divin me trouble & me conſole ;
Sujet de mes penſers, objet de mes deſirs,
Miniſtre de ma joie, & de mes déplaiſirs,
Malgré tant d'ennemis qui te firent la guerre,
Doux & puiſſant eſprit tu vainquis ſur la terre,

Et dans un char de feu te perdant à nos yeux,
Tu vas donc aujourd'hui triompher dans les Cieux !
Goûte en paix le doux fruit que parmi tant d'allarmes,
Je te fis arroſer & de ſang & de larmes.
Mais oubliant tes maux de qui je fus l'auteur,
O bel Ange ! pardonne à ton perſecuteur.
Je devois t'eſtimer par-deſſus toutes choſes,
Tu ne devois jamais marcher que ſur des roſes ;
Et tes grandes vertus, & tes rares beautez,
Devoient toûjours regner deſſus mes volontez.
Et troublé toutefois d'une aveugle furie,
Je t'ai vraïement traitée avec barbarie.
Mais à tout l'Univers je m'en viens accuſer,
Et l'ennui que j'en ai te doit bien appaiſer,
Si mon forfait eſt grand, ſi mon crime eſt horrible,
J'en conçois un regret bien vif & bien ſenſible.
Merveille de beauté ! rare éxemple d'honneur !
Qui t'envôlant là-haut y portes mon bonheur,
Chaſte hôteſſe du Ciel, cher ſujet de mes plaintes,
Ne t'imagines pas que mes douleurs ſoient feintes ;
Pour t'aller témoigner quel eſt mon repentir,
Mon ame avec mes pleurs s'efforce de ſortir.
Vois l'excès de l'ennui dont elle eſt deſolée,
Et comment pour te ſuivre elle prend ſa volée.

THARÉ.

La force lui défaut, & le teint lui pâlit,
Il eſt évanoüi, portons-le ſur un lit,
Poſſible que des ſens il reprendra l'uſage,
Quand on aura jetté de l'eau ſur ſon viſage.

NARBAL.

O Prince pitoïable ! en tes grandes douleurs,
Toi-même es Artiſan de tes propres malheurs ;

Ton amour, tes ſoupçons, ta crainte & ta colere,
Ont offuſqué ta gloire & cauſé ta miſere :
Tu ſçais donner des loix à tant de Nations,
Et ne ſçais pas regner deſſus tes paſſions.
Mais les meilleurs eſprits ſont des fautes extrêmes,
Et les Rois bien ſouvent ſont eſclaves d'eux-memes.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Livre intitulé, MARIANE, Tragédie du Sieur DE TRISTAN, dont je crois qu'on peut permettre la réimpreſſion. FAIT ce 15. Mars 1724.

SECOUSSE.